



*Rédaction, comité de lecture : Hugues Perrin, Anaklyn, Christophe Girard,
Maintenance Site web : LSH, spécial illustrations p3, 4 & 33 (Anaklyn)
Art designer, graphics & maquette conception : Hugues Perrin (vladheim)*

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs.
Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.

Notre site : <http://www.litterature-fantastique.info>

Sommaire

Alexandre Naudin (Masca Neuta)

Anesthésie (F.Houdart)
Ma haine , mon bonheur
(Marie Eugène Rita Agnero)

Les rêves de Maudi (Vanessa Dinnarmé)
Les larmes du crépuscule (Kali)
Le voyage de lola (Elisa Dalmasso)

(Myushi)
Au hasard d'un chemin
Chemin perdu
Trouble

(Hypnas) les rêves fanées
(Galandin) Le goût du rouge
François rocher (texte)

Les Poèmes

L'étrange histoire
de Ferdinand Cheval
par Hugues Perrin
(Sir Vladheim)



Nos souvenirs les plus sombres finissent tôt ou tard par bouleverser nos pensées, sans que l'on puisse en altérer l'invincible pouvoir d'intrusion....

Nous observons et laissons de manière inconsciente les mois, puis les saisons synchroniser et déshumaniser nos vies, favorisant sournoisement certaines dérives malades. Notre baromètre émotionnel ne répond en effet, qu'infidèlement à l'instinct de raison et se métamorphose aux grés du temps, comme le ferait un poison mortel, symbole inévitable d'un empire immoral.

Les parfums de l'automne, balayés dès les premières journées de rentrée, nous rappellent cette lugubre tristesse, ancrée profondément dans les regards embrumés de certains écoliers... Nostalgie privée de poésie que l'on tente malgré tout d'effacer, à tout jamais.

Mais les ombres finissent toujours par nous rattraper. Notre sommeil agité fabrique alors d'étranges histoires, semblables à celles inspirées durant l'adolescence, ou bien décrypté à travers les pages obscurs d'un fanzine égaré.

C'est en observant le quotidien que tout finit par basculer,...car certains visages, lieux et événements semblent tout à coup conforme à la réalité...Mirage ou révélation ?

Il serait de toute façon vain et déraisonnable de fuir en espérant pouvoir se libérer.

Il sera en effet plutôt préférable de relire entre les lignes, pour découvrir peut être certaines clés.

Car à travers une serrure, on peut parfois voir une âme briller, tout comme agirait une lumière perçant le secret des ombres, à travers leurs propres reflets.

Hugues PERRIN



Masca Neutra (Alexandre Naudin)

« De quoi souffrez-vous, Joanna ? »

Assise sur une chaise de paille, bercée par la chaleur de la cheminée du hall du modeste manoir, elle était perdue dans sa contemplation. Elle observait au loin le découpage de l'horizon offert par le massif montagneux des Cévennes, dialogue entre une étendue brune de forêts de châtaigniers et un ciel parfaitement bleu saupoudré de vapeur nuageuse.

« De ne pas comprendre. Toutes ces investigations chez ces gens, ces archives, ces voyages incessants à travers l'Europe... Je suis fatiguée d'attendre. Je réalise que trente années passées exclusivement sur cet objectif sont inutilement longues pour retrouver un père... Si seulement au moins je savais pourquoi il est mort ! Hormis ce diable d'objet sur lequel j'ai enfin mis la main dessus, je n'ai aucun indice. L'a-t-il vraiment porté ? »

— Je ne sais pas, mais il semblait y tenir plus qu'à sa propre vie. » Joanna tenait, entre ses mains mouillées de larmes, un masque blanc.

« Sir Lloyd, je doute de pouvoir comprendre. S'il vous plaît, expliquez- moi une dernière fois avec vos mots à vous, le pouvoir du masque neutre. »

Ils étaient tous les deux aussi seuls dans ce grand salon que dans leur vie respective. Malgré sa tige couleur ocre plus décorative que pratique et brodée de symboles familiaux, Sir Lloyd bondit avec vigueur et élégance en s'approchant délicatement de Joanna pour lui prendre les mains, puis lui murmura : « Essayez de vous rappeler de votre enfance, de votre innocence. »

— Comme ces rares moments de joie avec mon père, soupira-t-elle.

— Et bien le masque neutre vous redonne cette innocence. Lorsqu'il recouvrira tout votre visage, aussi blanc qu'inexpressif, alors plus aucun trait de caractère ne pourra ressortir de vous. Ni aucun mot. Alors, sans nom, sans âge, sans mot, et sans croyance : vous regarderez votre environnement sans le moindre jugement.

— Cela n'est pas possible ! Le jugement est nécessaire au partage des émotions, à la vie en société, à la justice, à tout ça !

— Mais pas avec le masque neutre Joanna ! Car il vous donne le pouvoir de regarder, entendre, sentir, goûter, toucher des choses comme une première découverte. La communication entre les individus n'est plus la cause de souffrance, car vous ne jugez plus ce que l'on dit sur vous.

— Si trente ans d'étude m'ont permis de comprendre une chose, c'est bien que le jugement est à la base des souffrances. Et que mon père en a payé le prix.

— Oui Joanna, et le masque neutre s'affranchit de cette prison du jugement. Avec lui, toutes les intentions fondamentales et la pensée du mental s'harmonisent dans l'action. La neutralité est alors atteinte. Le masque neutre est le secret de la paix intérieure. »

Joanna caressait le masque comme une peau de bébé, et son visage traduisait une profonde mélancolie empreinte de scepticisme. Soudain trois bruits sourds et violents retentirent, ponctués de

bruits de sabots. La grande porte du hall, aussi lourde qu'ancestrale, vibra sous les coups d'assaillants extérieurs.

« Nous avons un mandat d'arrestation ! Veuillez immédiatement ouvrir ! »

Joanna changea de couleur : d'abord écarlate puisque son sang ne fit qu'un tour, elle devint jaune d'inquiétude, puis vert pâle de peur.

« Je suis désolé Sir Lloyd... Je peux me rendre, il ne recherche que le masque que j'ai volé au musée !

— Hors de question ! C'est désormais votre masque, lui seul vous permettra de vous apaiser ! Il vaut mieux que vous vous enfuyiez, je vais les retarder. Sortez par cette lucarne et suivez le chemin qui mène au col pour trouver Hervé ! »

De nouveaux coups résonnèrent sur la porte : « Dernier avertissement ! »

Joanna, empêtrée dans la peur, restait immobile tout en observant Sir Lloyd qui sortait d'une armoire précieuse un masque de couleur rouge au long nez pointu.

« Le rouge est la couleur de la bravoure et de la détermination. Mais aussi du sang et du danger. Êtes-vous réellement déterminée à obtenir des réponses ?

— Oui... Mais qui êtes vous vraiment ?

— Un ami qui vous a attendu trop longtemps. Maintenant, allez-vous-en ! » affirma-t-il sèchement, comme sous l'emprise d'une force extérieure.

Il enfila immédiatement le masque qui ne laissa filtrer que son regard noir amplifié, et dans une subite rafale de vent, Sir Lloyd se transforma en une forme nouvelle : un ovale parfaitement écarlate et brillant, comme un cigare géant de la taille d'un humain qui flottait avec grâce au dessus du sol. Elle n'eut pas le temps de s'approcher que l'ovale était déjà en train de hurler comme un renard enragé. Joanna, paniquée, décida de courir. Loin. S'évadant par la lucarne étriquée, elle entendit des cris horribles et stridents. Elle osa à peine se retourner furtivement, ce qu'elle regretta. Le grand ovale rougeoyant s'était aplati et ressemblait à une monstrueuse étoile de mer dont une demi-douzaine de membres avaient poussés. Ils s'étaient allongés de plusieurs dizaines de mètres en direction de la porte d'entrée, et s'ondulaient comme une fine algue soumise aux courants sous-marins. En son centre, l'étoile avait un grand oeil ouvert, qui clignait très rapidement, avec des cils qui s'apparentaient à une crinière rousse de cheval et qui se déversaient jusqu'au sol. Joanna ne voyait pas le moindre des assaillants à cause de son champ de vision réduit, mais imagina, à l'instant précis où des cris et des coups de feu résonnèrent, la possibilité qu'ils fussent tous en train de mourir empalés par les bras saillants de l'étoile assassine. Cette vision cruelle l'horrifia, ce qui lui permit de redoubler de détermination pour s'enfuir vers le calme. Ou vers la folie.

Sereinement, Hervé observait le paysage debout sur un rocher : il évaluait à travers les différences de teintes de la végétation la santé de sa montagne. Il en était le guérisseur, et ses élevages de brebis et de veaux d'altitudes le pansement symbiotique. Hervé semblait perdu dans ses pensées, épaulé contre un arbre, quand Joanna l'accosta. Elle était dans un état de panique évident, ses vêtements usés par une course haletante et ses yeux exorbités et sanglotants.

« Bonjour... je cherche... Hervé, demanda-t-elle à bout de souffle.

— merdalhona ! » Cria-t-il, en se démembrant étrangement, comme un pantin de bois. Quand il se retourna vers Joanna en remontant son pantalon dépareillé d'une main et en brandissant son bâton de l'autre, elle comprit que la communication s'annonçait folklorique mais ne réussit à esquisser le moindre sourire.

« Qu'escé lui voulué ? hurla l'homme au visage mal rasé sur un ton revanchard.

— Je m'appelle... Joanna... Est-ce vous Hervé ?

— Bé si ! » Répondit-il en souriant. Il lui tendit silencieusement une gourde qu'elle but avidement. Petit goût de terre, pensa-t-elle.

« Merci ! J'ai besoin d'une... protection. J'ai eu des problèmes... avec les autorités, et Sir Lloyd m'a...

— Loïdé ? Qué ventarda çui-là ! » Cria-t-il en brandissant son bâton, se coinçant cette fois-ci dans des branches. Alors qu'il s'en dépêtrait, Joanna dévoila le masque neutre de son sac, qui provoqua immédiatement un grand cri d'admiration.

— Lo masca neutra !

— Oui. C'est... le masque neutre qui a appartenu à mon père.

— Lo pèire, lo masca ? Vénez, vénez ! »

Le visage d'Hervé s'était adouci, sa barbe rêche était devenue une mousse hivernale et son teint s'était coloré de carmin. Sa bouche était ornée de deux dernières dents qui dessinaient au beau milieu de son sourire, deux autres petits sourires. Ils empruntèrent alors un sentier dérobé et arrivèrent rapidement sur un col offrant un point de vue panoramique qui émerveilla Joanna. Hervé émit un gloussement rauque en prononçant quelques mots d'occitan prémâchés, et pointa nerveusement en direction d'un lieu en contrebas : plusieurs véhicules bleu marine empruntaient une route qui menait jusqu'à leur emplacement.

« Ils ne doivent pas m'arrêter, s'il vous plaît Hervé ! C'est mon masque qu'ils recherchent... » Eclata-t-elle en sanglots.

Hervé restait dubitatif en se grattant la tête, hypnotisé par le défilé d'autorités bleutées qui se noircissait peu à peu, lui suggérant une transformation en cortège funéraire. Il se raidit brusquement, ouvrit rapidement sa besace pour en sortir un masque vert représentant un visage souriant avec de grandes oreilles, et l'attacha aussitôt à son visage. Joanna, surprise par la vitesse à laquelle il l'attrapa par la main, fut forcée de le suivre en courant et ils se fondirent dans un chemin peuplé de végétaux épineux. Hervé se métamorphosa subitement en un nuage de fumée verte, et Joanna fut horrifiée de découvrir qu'elle n'était désormais plus tirée par un bras poilu et maigre de paysan montagnard, mais par un amoncellement difforme de bestioles verdâtres. Des lézards, serpents, et autres reptiles verts la tenaient par le poignet et lui grimperent dessus en se faufilant sous ses vêtements. Gesticulante, Joanna ne put empêcher que la nuée s'étende jusqu'à ses pieds pour y former un tapis qui se déplaçait toujours à vive allure. Tétanisée de peur, Joanna ne put crier mais lâcha prise, arrêtant net sa course. Pourtant immobile, elle voyait toujours les broussailles du paysage accélérer leur défilement : les reptiles avaient formé un siège dans lequel elle était assise, entouré d'une sphère de protection profilée de la forme d'une tête d'une vipère géante, qui serpentait harmonieusement à travers les branchages fouettards. Joanna observait le monde végétal et minéral se dérouler à toute vitesse de l'intérieur de son véhicule reptilien qui mesurait désormais une dizaine de mètres, en éprouvant un mélange de peur et de confort aussi inextricablement lié que paralysant. En quelques minutes, le voyage qui lui aurait pris deux heures de marches se termina comme arrivé à un terminus. Ses nouveaux animaux de compagnie auxquels elle n'eut guère le temps de s'attacher, se retirèrent dans la lisière de la forêt comme dans une évasion turbulente. Seule et perdue, Joana marcha quelques minutes le long du sentier devenu exclusivement rocailleux en direction du seul objet rassurant des alentours, une vieille église catholique romane dotée d'une façade sobrement sculptée et rongée par des siècles d'érosion.

L'intérieur calme était plein d'une richesse matérielle insoupçonnée : des fresques, et des sculptures représentant des saints catholiques, des vitraux chatoyants, et un orgue recouvert de poussière et de feuilles d'or. Seuls les cierges allumés témoignaient d'une récente activité pieuse. Sa rencontre avec un homme en soutane pourpre la rassura :

« Bonjour Joanna. Je suis le frère Michel, et je suis au courant pour le masque neutre. Veuillez pardonner la rudesse de notre ami Hervé, mais il faut le comprendre, il rencontre rarement des gens aussi importants. J'espère que ce voyage vert ne vous aura pas déplu, et vous aura inspiré sur le

caractère sauvage de la nature. Je vous propose de vous restaurer rapidement avant que nous finissions notre voyage.

— Oui... mer-merci, bégaya Joanna en suivant l'homme de foi. Il se passe des choses étranges, je suis perdue... Je crois que je ne suis pas la bonne personne... Ce n'est peut-être qu'un malheureux hasard qui m'a amené ici !

— N'ayez aucune crainte. Si vous avez le masque, c'est qu'il est pour vous. Il est nul question de destin écrit, ni de hasard incroyable... Il s'agit simplement d'un message que vous avez reçu.

— Un message ? Pourquoi ?

— Oui. Un message pour votre salut.

Ils traversèrent toute l'aile gauche de la nef. De belles mais vieilles illustrations peintes étaient parsemées partout sur l'enceinte de l'église, témoignant la grande variété des époques traversée par le bâtiment. Elle se crut à ce moment précis plus dans une brocante que dans un lieu saint.

« Je suis désolée, mais je ne crois pas en Dieu.

— Ne soyez pas désolée, c'est votre liberté de croyance, sourit-il. Mais je n'ai nullement mentionné Dieu, car je pensais plutôt à votre père.

— N'importe quoi ! Je ne crois pas que ce soit un quelconque message de lui. Je trouve que vous mettez beaucoup trop de valeur dans cet objet, ce n'est qu'un masque blanc qui a été, à un moment donné, entre les mains de mon père !

— Ne vous mentez pas à vous-même, s'il vous plaît ! Ce n'est pas nous, mais vous qui lui donnez autant de valeur. »

Le visage de Joanna était devenu d'un bleu éclatant grâce à une colonne de lumière projetée par un vitrail. Il reprit avec une voix pleine de sympathie : « Si vous n'aviez pas attaché autant d'importance à ce masque, vous ne seriez pas ici en ma compagnie. Donc c'est bien un message que vous avez accepté, en tant que croyance, en tant que foi. Que représente le masque neutre pour vous ? »

La projection colorée des vitraux remontait le long des murs à mesure que le soleil se couchait, et le visage de Joanna était désormais superposé avec le symbolique visage du visage d'un Saint.

« Le masque neutre est une allégorie de la dissociation entre conscient et subconscient, entre émotions et mental, entre l'action et la réflexion... Je pense que ce masque était un outil de travail utilisé par mon père pour guérir les malades mentaux dont il s'occupait. J'ai rencontré des gens qu'il a vraiment soignés ! Et certains de ses collaborateurs m'ont confirmé la qualité exceptionnelle de son travail, pour ne pas dire révolutionnaire. Mais on s'est opposé à lui... Pourquoi ? Comment sa mort est-elle liée à ce masque ? Qui sont ses ennemis ? »

— Je crois que vous vous posez trop de questions. »

Frère Michel changea radicalement d'attitude et regarda le plafond de la nef, comme plongé dans une fervente prière. Au loin, Joanna entendit le grondement répétitif d'une machine qui s'approchait. Il trancha : « Il faut nous dépêcher, nous n'avons plus assez de temps ! »

Le frère Michel se dirigea d'un pas enlevé vers l'autel, effectua un vif signe de croix, et se mit à genou. Non pour prier comme elle le crut dans un premier temps, mais pour fouiller sous la table de pierre. Cliquetis. Elle se retourna et aperçut au fond d'une aile de la nef un nuage de poussière qui dévoila une porte entrouverte de pierres blanches très anciennes. « Voilà la meilleure solution qui nous mènera tout droit au fond de l'abîme. »

La descente fut longue et inquiétante, l'escalier chutait vers les profondeurs terrestres telle une couleuvre se tordant de douleur, emprisonnée entre les griffes d'un aigle. Les parois humides reflétaient la lumière de la torche, et révélaient une activité foisonnante de petites entités vivantes, de la mousse paresseuse aux geckos apeurés, tout ce minuscule univers rythmé par d'abondants filets d'eau claire ruisselante. Quand ils arrivèrent sur le sol plat d'une immense caverne obscure, un chemin de dalles blanches se dessina avec les masses gluantes de champignons qui le bordaient, et les mena vers une étendue d'eau calme éclairée par un puits de lumière lunaire. Il réclama à voix haute d'être suivi de près, ce qui fut accompagné au loin par quelques couinements chantants de rats surpris dans leur paradis de sérénité et de pénombre. Ils longèrent la berge de

l'étendue d'eau aux reflets bleutés jusqu'à une corniche d'où Joanna aperçut au loin sur la berge opposée, un triangle de lumière diffuse. Frère Michel fouilla dans diverses affaires et en sortit une sorte de masque bleuté. Les battements d'ailes d'une centaine de chauve-souris la surprirent et elle se recroquevilla pour s'en protéger alors qu'au même moment un vent violent emmêla ses longs cheveux, avant d'être finalement éclaboussée.

Frère Michel avait disparu, laissant au sol la torche éteinte, mais une plate-forme flottante parfaitement carrée venait de se dévoiler par sa phosphorescence bleutée. Elle se déplaça dessus, constatant la mollesse du sol, puis ce fut le sol qui se déplaça sur les eaux, en direction de l'autre berge d'où provenait la lumière.

Arrivée dans le grand puits de lumière, elle leva ses yeux pour découvrir que le plafond n'était plus de pierres mais d'étoiles puisqu'elle se situait au fond d'une imposante grotte verticale mesurant au moins deux cents mètres de profondeur. Puis, elle baissa les yeux et réussit à distinguer son étrange embarcation d'azur qui flottait dans une eau limpide : c'était grand cube parfaitement bleu de quelques mètres de large, avec sur ses faces latérales immergées des nageoires vibrantes, et sur la face arrière une queue lancinante. La face supérieure sur laquelle elle se tenait faisait surgir de son centre un aileron qui lui arrivait à la taille et qu'elle avait pris pour une rambarde. Elle le toucha : c'était vivant. Lorsqu'elle arrima sur la berge, elle observa la face de la boîte vivante qui l'avait transportée : deux petits yeux justes sous la surface de l'eau surmontaient une énorme bouche avec deux lèvres de couleur indigo. Le poisson cubique lui sourit comme pour aspirer de l'eau, dévoilant l'intérieur de couleur pourpre et plein de dents de tailles variables, des canines acérées aux fanons luisants.

Il la referma en expirant un fort courant qui agita la surface de l'eau et brouilla sa transparence, puis Joanna vit le cube s'éloigner rapidement et se défaire en un banc d'un millier de petits poissons qui s'agitèrent dans tous les sens avant de se disperser dans un chaos indescriptible.

« Quelle heureuse surprise ! Je vous attendais ! » Sembla s'exclamer une vieille femme avec une voix aiguë.

Joanna se retourna en sursautant pour découvrir que la lumière triangulaire émanait de l'intérieur d'une tente cachée dans la pénombre d'une excavation. Il n'y avait personne. Elle n'hésita qu'une fraction de seconde en s'approchant, et y pénétra bien décidée à y obtenir une réponse.

Elle s'installa sur une chaise composée de mousses de couleurs vertes et rousses, ornée sur ses angles de carapaces de scarabées. Elle restait silencieuse en attendant que la vieille femme au long nez qui se trouvait en face d'elle et qui n'avait pas encore prononcé de nouveaux mots, lui serve le thé qu'elle était en train de préparer sur le petit feu central dans un réceptacle en os rempli d'eau, évoquant le crâne d'un poulain ou d'un âne.

« Je ne comprends pas ce que je fais ici, rompit Joanna en fronçant les sourcils.

— D'après vous ? » Répondit-elle en montrant du doigt le pan de sa tente. En plus d'une panoplie de masques aux formes et couleurs variées, parfois effrayantes ou comiques, Joanna aperçut de nombreux ornements d'os, de plumes et de carapaces insectes décorant toutes les hauteurs de l'humble demeure.

Elle sortit le masque neutre de son sac : « Oui, je crois que tout a commencé avec ce masque là. Je crois que cela a un rapport avec mon père. Comment est-il mort ?

— Calme et heureux, répondit-elle en servant le thé dans des coupes en bois ornées d'une plume.

— J'ai du mal à vous croire après toutes mes recherches... et que sont ces masques aux pouvoirs étranges ?

— Les esprits des couleurs et des émotions, chuchota la vieille.

— Et le masque neutre, quelle émotion incarne-t-il ?

— L'être essentiel, libre et sans jugement, répondit la vieille en posant un regard exorbité sur son invitée.

— Si je le mets que se passera-t-il ?

— Vous serez libre...

— Mais si j'ai pas envie ?

— N'avez-vous pas envie d'être libre, comme votre père ? » Conclut la vieille femme.

Joanna était en proie à une souffrance terrible. Tout ce chemin, la tournure étrange des événements, ces efforts consentis, ces sacrifices, tout cela pour rien. Elle s'attendait à avoir une réponse claire et libératrice, elle n'avait obtenu qu'un lot de réponses symboliques et abstraites, mélangées à des croyances régionales. Or, tout semblait pudiquement caché dans ce masque. Déterminée, elle décida de le poser sur son visage, en dégageant attentivement ses longs cheveux pour l'attacher soigneusement.

Elle haleta comme étouffée par la chaleur, sentant son souffle caresser tout son visage et sa sueur perler le long de ses narines comme des torrents souterrains. Son angoisse de vivre cet instant précis, qu'elle redoutait tant, n'était plus dans son imagination en tant que supposition probable mais bien en train de se réaliser. Emprisonnée, serrée, comprimée, bâillonnée, ligotée, séquestrée par un objet extérieur à elle. Elle s'efforça de se répéter le mode de fonctionnement du masque neutre : regarder l'environnement sans le moindre jugement... Mais elle se jugeait elle-même incapable d'y arriver. Écrasée sous cette contrainte, elle explosa en sanglot, lâcha prise, se détacha de son jugement. « Qui suis-je ? Quel est mon but dans la vie ? »

Elle oublia toutes les questions et se retrouva seule, en face de formes et de couleurs inconnues. Il y avait tant à faire de ce foisonnement d'informations, de perceptions, de couleurs, de senteurs, d'odeurs.

Il y avait tant à construire, tant d'interprétations à créer, maintenant détachée de son passée ! Elle s'oublia et, finalement, obtint la réponse à ses questions porteuses de souffrances :

« Je suis neutre, donc je suis libre. »

Anesthésie (F. Houdart)

NB de l'auteur : Ce récit a été écrit pour être lu, surtout son avant dernière partie. Les mots en italique font figure de balises. Vous comprendrez rapidement. Bonne lecture orale !

I

La cloche sonne et ils rentrent au pas. Je ne les suivrai pas. Je leur préfère de loin la terre et l'air froid. Moi, l'amas d'os sous un fin ciré de peau. J'ai dans la bouche un chiffon qui ne se défroisse pas. Ma denture est un bouquet de chardon, mon dos un croissant de lune qui ne se redresse pas. - Tu cherches de la mousse ? Me demande un élève de troisième.

Je ne réponds pas. Quand je leur parle, ils rient. Ce n'est pourtant pas moi qui lâcherais de telles conneries. La mousse, ça ne pousse pas sur les carreaux, voyons.

Les *mouches*. Je les aime, ces bêtes-là. Elles ont de gros yeux ronds qui louchent et un long ruban qui sort de leur bouche avec lequel elles aspirent leur *bouffe*. Elles sont munies d'un petit moteur mais on ne leur a pas mis de frein. Comme ça, elles peuvent se cogner sur les vitres avec entrain. Elles me ressemblent un peu, les mouches. D'ailleurs, je m'en veux quand leur maladresse m'arrache quelques éclats de rire. Elles, elles s'éclatent sur le verre et moi, je me moque. Parfois, je ne vaudrais pas mieux que les autres. Mais je me dis que j'en ai le droit. Les mouches savent flotter, battre des ailes et s'envoler. Moi, je ne suis qu'une demi-mouche.

J'ai souvent essayé de m'élever dans les airs en scrutant le sol. En vain. C'est drôle d'ailleurs : l'humanité tout entière semble se tenir sur cette ligne. Faut croire que même après l'école, les gens restent toujours dociles, bien en rang.

Le garçon est parti. Il a compris que je ne donnerai pas de réponse à ce genre de question. A présent, il vient quelque chose d'autre. Je vois déjà l'ombre d'un arbre se déplacer. L'arbre, c'est le surveillant de la cours de récré. Raide et muet comme un tronc. Ses racines s'arrachent au sol. On l'entend avancer. Il va me saisir de ses branches pour m'amener de force en classe. Et là, ce sera à nouveau le *clash*. Mieux vaut commencer à m'enterrer. Cinquante centimètres de profondeur, c'est déjà presque une tranchée. Je descends. Je me tasse. Moi, la *tâche*. Obscurité

II

Elle est encore venue me visiter cette nuit, Synesthésie. Impossible de prononcer son nom. Ses doigts se sont posés sur la proue du lit et elle m'a doucement giflé de ses cheveux longs. Elle vient tous les soirs. J'ignore qui elle est vraiment. Je ne souhaite même pas le savoir. Elle au moins ne me considère pas comme un monstre de *foire*. Elle me chuchote à l'oreille d'agréables choses. Elle me *suçote* le cou, l'enduit d'une délicieuse *sauce*. Elle m'apprête de la même manière que l'on prépare un bon repas. Elle au moins ne me rejette pas. Je ne veux pas qu'elle parte, ma bonne fée. Quand elle s'en va, c'est la Mante qui apparaît. La Mante... Quelle façon curieuse de la nommer ! Les livres appellent ça un succube, un démon enfoui sous le tapis des âges. J'aime mieux lui donner un nom d'insecte. Sinon, elle deviendrait trop réelle et je ne pourrais plus profiter sans peur des instants où Synesthésie est là. Contempler ses ailes qui se déploient. Des ailes fines, en dentelles. Un voile de mariée. Quand elle s'approche, je sens sur mes lèvres leur velouté. Elle a, sous les dents, une petite trompe. Ce n'est pas un appendice horrible, non. C'est une paille sertie de paillettes qui pousse entre ses dents baguées d'argent. Son visage est un joyau.

Elle lèche les murs, saupoudre le plafond d'étoiles, gonfle les draps d'un souffle chaleureux. Elle gobe les vilaines araignées, ces funambules d'un cirque endiablé. Leurs pattes sont tellement longues qu'elles pourraient me pénétrer. A peine quelques secondes et elle les a toutes avalées. Les escaliers grincent. Synesthésie doit s'en aller. Assise sur le rebord de la fenêtre, elle saute comme si elle cherchait à se tuer. Je sais qu'elle ressuscitera demain. En attendant, elle meure avec la naissance de

l'aube. Et la Mante renaît. Je vois son ombre s'étendre en noircissant les murs. C'est son heure. Les fruits sont mûrs.

III

Ma mère me pend à son bras de la même façon que l'on pend un prisonnier et m'exhibe fièrement dans la cours de récré.

Elle m'a placardé un pansement sur l'œil, m'a emballé dans une affreuse chasuble orange et a planté mes pieds dans de vieux mocassins usés. Mon sac à dos est plombé de livres dont je n'aurai sûrement pas utilité. Je voudrais tellement pouvoir me détacher comme un ballon, m'envoler, me vider de tout ce mauvais air puis retomber tout au fond de ma tranchée pour m'y cacher. Hélas, je plie si fort sous le poids que je vais plutôt finir par me rompre, par me *casser*.

Ma mère déteste tout ce qui a des ailes, tout ce qui peut brasser le vent et s'échapper. Un jour, elle m'a surpris en train de jouer avec les mouches dans ma chambre. Elle est partie sans rien dire. Mais lorsque je me suis éveillé le lendemain, le plafond était garni de langues monstrueuses et le sol était jonché de petits corps meurtris dont certains encore se débattaient. Il y avait même un papillon de nuit aux ailes pourpres qui se tortillait dans la glu. Je l'ai opéré avec une pince à épilée. J'avais si peur que ce soit Synesthésie, la bonne fée. Après l'avoir soigné, je l'ai déposé sur le rebord de la fenêtre pour vérifier. Lui aussi a fini par sauter mais je ne l'ai plus revu. Plus Jamais.

Ma mère n'aime pas les oiseaux non plus même si elle prétend apprécier leur chant. Elle en élève dans une salle de concert sans porte d'entrée. Parfois, je tombe sur Munch, obèse au poil roux qui squatte le canapé, une paire d'aile dans la gueule. Ce chat est constamment collé sur les genoux de ma mère. Je crois que c'est déjà une bonne raison de s'en méfier.

Nous approchons du vestiaire. Je suis à nouveau sur mes gardes. Ma mère saute au cou de tous les élèves qu'elle attrape comme si c'était les enfants des amis de famille que nous n'aurons jamais. Elle fait des moulinets devant le prof de gym qui feint de l'ignorer. Je me demande vraiment pourquoi elle agit de cette façon-là. La nuit, lorsque la Mante vient, elle n'est pas là. La nuit, la maison est comme vide. Il n'y a que Synesthésie, la Mante et moi.

La nuit... C'est étrange tous ces changements qui se produisent quand seule une lumière tombe et s'enterre. Le soleil doit avoir creusé sa tranchée, lui aussi. Pour que le monde puisse s'inverser, que nous puissions devenir nos reflets. Laisser les fantômes prendre notre place. Pour qu'ils puissent nous parler. Synesthésie elle-même n'est peut-être qu'une apparition. Un spectre fragile qui peut simplement se montrer, dire qu'elle est avec moi, qu'elle me soutient sans pouvoir concrètement m'aider.

Ma mère, elle, ne m'aide pas. Elle explique au prof de gym qu'il ne faut pas s'inquiéter si je chute parfois. J'ai une cyphoscoliose et cette déformation est susceptible de me déséquilibrer. Il lui répond qu'il a l'habitude, que tordus ou droits, tous les élèves finissent par tomber un jour ou l'autre à son cours. Malheureusement, il dit vrai. En prenant soin de détacher chaque syllabe, elle prononce alors le mot orthophoniste à haute voix. Tout le monde doit être courant qu'elle sait parfaitement articuler. Qu'elle est mon interprète. Que sans elle, je suis incapable de communiquer. Je ne sais si tout le monde a compris. En tout cas, tout le monde rit. Ensuite, elle parle du psychologue, un de ses confrères. Elle annonce qu'elle viendra me chercher un quart d'heure plutôt pour ne pas arriver en retard au rendez-vous. Le timing s'annonce serré : le dentiste nous attend juste après. Le prof de gym lui a gentiment fait remarquer que d'ici là, son cours sera terminé. Rien à faire. Il faut que personne n'ignore que je suis suivi par un psy.

Elle finit par se décider à partir. Le cours aurait déjà dû commencer. Le prof de gym dévisage sa montre et l'écarte d'un geste droit. Bien sûr, elle m'étouffe entre ses bras avant de s'en aller. Le prof de gym soupire. Elle lui lâche un compliment pour le décrisper. Un truc de grand que je n'ai pas très bien saisi. Le prof a quand même souri et elle s'est retirée. Enfin.

IV

Mon dos me fait fort souffrir cette nuit. Synesthésie, la fée, me dénoue les côtes de sa main de dentelle. Ma bosse s'aplanit sous sa paume.

Soudain, Synesthésie s'efface. Ce ne sont plus ses doigts de buée qui me parcourent le dos mais des griffes acérées qui me strient la peau, me dessinent de nouvelles côtes avec une mine de sang.

La Mante m'écarte les mâchoires et m'attrape la langue comme on étrangle un serpent. *Un sss serpent*. Entre mes joues, j'entends un sifflement. C'est moi le serpent. Ou plutôt la couleuvre. Je suis inoffensif quand elle est à l'œuvre. Dans ma bouche. *Sa Bouffe*. Elle me détache les dents. De petits carrés tordus qui tombent en ruban. Mon palais est son royaume.

Elle se penche et m'immobilise la langue avec des barbelés. Elle dit qu'elle veut me faire poser un mors. Pour qu'on voie qui de nous deux est le plus fort. Elle disjoint mes mâchoires à ce point que toutes mes dents folles et aiguisées ne peuvent plus rester cachées. Un vrai bouquet de chardons.

Elle tire sur ma langue. Elle veut jouer avec la pointe. La rendre rouge, acidulée. C'est ma petite torture nocturne. J'y suis habitué. Articule ! Articule ! J'aurais préféré que l'on fasse une dictée. Ils ignorent la chance qu'ils ont, les autres enfants. Moi, je n'ai pas de chance. Je n'ai pas de *sens*.

Quoique je dise, quoique je fasse, la mante se *fâche*.

Elle enroule sa mèche autour de ses doigts. Je la vois venir, vicieuse. *La messe*. Elle me saisit à la gorge et tente de cueillir ma pomme d'Adam naissante entre son pouce et son index. Je sens qu'elle va se faufiler en moi. C'est elle qui m'a voulu tel que je suis. Elle doit s'assurer que je n'ai pas changé. Elle sait qu'il lui faudra descendre en moi si elle veut continuer à me contrôler.

Ses ongles peints sont plantés dans mon avant bras. Ses serres. Elle décroche ses doigts sanglants de ma *chair* pour les accrocher sous le col de ma chemise, entre mes vertèbres. Ma bosse s'est bien développée. C'est un petit sac en toile de jute à présent. Je m'interroge sur ce qu'elle a mis dedans.

Je pense que c'est une sorte de cachette pour tous ses désirs qui me *déchirent* le dos. *La cassette...*

Celle où on la voit fermer et ouvrir des plaies.

Play... Non, je ne veux pas y jouer. Te *vouer* mon corps et mes pensées. *Penchée*, elle caresse mes côtes. Je suis tellement maigre que j'ai la peau sous les os. Elle m'oblige à lui serrer ses hanches. Ses *hanses*. Sa tête tombe sur mes lèvres. Sa bouche me *bouffe*. Sa langue se noue autour de la mienne.

Cette fois, je ne sais plus du tout parler. Il fait si noir dans la chambre. Les murs ont été engloutis par la nuit. Les rebords du lit se sont retirés.

V

Le dentiste éloigne sa fraise de moi. Je crois qu'il est avec elle. Sa blouse blanche me ment. Elle est parsemée de tâches. Une *tasse* ? J'ai bien besoin de boire quelque chose. Avec ce goût infâme qui pourrit dans ma bouche. *Ma bouffe*. Je vais vomir.

De nouveau, la fraise se plaque contre mon visage. Je suis persuadé qu'il a tranché ma pomme d'Adam avec ça. Je suis en *transe*. Le serpent est toujours là. Plus fort qu'avant. Il s'est enroulé autour de mon crâne. Sss... Ce bruit parasite est là aussi quand je réfléchis. Des gargouillis de salive explosent entre mes tempes. Ma langue est toujours prisonnière. Entre mes gencives, je découvre une barre de fer. M'aurait-elle enfin soigné ? Celle qui m'a mis au monde pour faire de moi ce qui lui plaît ?

- Zzze t'aime, Maman. Mersssi de l'avoir fait. Mersssi d'avoir trouvé l'arzzent.

- Moi aussi, je t'aime.

Elle avait prononcé ce « je t'aime » les lèvres pincées. Personne ne faisait pareille grimace en parlant. Pas même moi. C'est ce son faux qui m'a permis de tout comprendre.

J'avais été naïf. J'avais cru qu'on était la nuit en plus. Que j'étais au milieu de mes *peluches*. Que l'air noir était fait de *pluches*.

Je l'ai entendu lui répondre, le serpent dans ma bouche. Ce n'était plus moi. Le son n'était plus humain. Elle ne m'avait pas du tout soigné. J'étais condamné à être un monstre.

Ils ne m'ont même pas demandé de fermer les yeux quand ils se sont enlacés. Ma mère et le dentiste se sont accolés, léchés, mêlés devant moi. Leurs langues se sont liées, déliées.

Je n'ai rien pu dire tant la mienne s'est emmêlée. J'avais déjà assisté à ce genre de spectacle chez l'orthophoniste la dernière fois. Et chez l'ophtalmologue aussi. Et ne parlons même pas du psychologue, son confrère.

Mais cette fois, c'était différent. Le dentiste riait à s'éclater les dents. Ca se voyait qu'il était dentiste. Et ils regardaient tout deux la photo, là bas, dans le cadre mobile. Le dentiste était avec ma mère et une petite fille les accompagnait. C'était la fête scolaire. La petite fille portait un joli serre-tête à paillettes et un déguisement aux couleurs de l'aube. Les couleurs du papillon de nuit. Sa langue dépassait de son appareil dentaire telle une trompe. Et ses omoplates malformées pointaient vers le ciel comme une paire d'ailes.

D'autres photos suivaient comme une séquence filmée. Sa trompe et ses ailes s'allongeaient au fil des clichés. Elle était belle, ma sœur. Et j'allais lui ressembler.

Ma Haine, Mon Bonheur (Marie Eugène Rita Agnero)

De ma sombre cellule, je repensais à ce qui avait été ma chienne de vie jusqu'à ce que je me retrouve enfermée à perpétuité dans ce fichu endroit. En fait, mon sort ne me touchait pas le moins du monde. J'avais même été soulagée du verdict des jurés qui me condamnaient pour le double crime que j'avais prémédité sans aucun scrupule. Je lui en voulais tellement à cette petite sotte que je me moquais bien de passer le restant de mes jours dans ce lieu pourri du moment où elle, de son côté, était déjà dans l'au-delà. Je quittais donc les barreaux où j'étais arrêtée depuis un moment et je vins me jeter de tout mon poids sur ce torchon qui me servait de lit. Et les souvenirs commençaient à affluer.

La haine, le mépris, la rancœur que je ressentais pour Bettinael et ce, depuis mon enfance n'avait pas diminué le moins du monde malgré ces deux années écoulées depuis sa mort. Oui je la haïssais, la détestais de tout mon être. Je lui en voulais terriblement car elle avait toujours eu ce qu'elle désirait. Elle, issue d'une famille plutôt modeste, était belle et de surcroît très intelligente. Je ne la supportais pas. Physiquement, j'étais mieux bâtie qu'elle et plus belle mais lorsque nous marchions ensemble, puisque je me faisais passer pour sa meilleure, elle attirait toujours tous les regards et à ces moments là je ne désirais qu'une chose de tout mon cœur : qu'elle meure soit accidentée par un véhicule soit par tout autre chose mais juste qu'elle meure. Nous habitons le même quartier et avons fréquenté les mêmes écoles maternelles, primaires et secondaires. Et toujours, elle occupait les meilleures places, les premiers rangs, remportait les premiers trophées et était toujours choisie pour les premiers rôles en théâtre. L'aversion que j'avais pour Betty comme nous l'appelions tous à cette époque et qui durait depuis la maternelle, prit de l'ampleur au secondaire, quand tous les garçons du lycée tombaient en admiration devant elle. Malgré ma richesse et mon minois sûrement mieux dessinée que le sien, c'était toujours elle qui attirait le plus de sympathie ; peut être parce que les gens au fond d'eux savaient qu'elle était vraiment un ange et qu'en moi par contre, sous ma beauté si frappante, se cachait un véritable démon. Elle me pourrissait vraiment la vie mais je ne tenais pour rien au monde à me détacher d'elle, guettant le moindre de ses gestes pour aiguïser ma jalousie. L'idée de tuer mon amie commença à naître en moi lorsque pour comble de tous ce qu'elle me faisait endurer, elle osa me voler l'homme de ma vie. Celui dont j'étais secrètement amoureuse. Mais comment cela s'était-il passé ? Comment ? Comment ?

Nous avons connu Marc-yvann toutes deux en fac de droit et j'étais tout de suite tombée folle amoureuse de lui. Je l'aimais à en mourir mais lui n'avait d'yeux que pour elle, Betty la sainte nitouche. J'avais caché mon amour pour Marc à Betty et je souffrais donc en silence lorsqu'il la draguait en ma présence. Je n'en pouvais plus de devoir supporter cette Betty que tout le monde aimait, que tout le monde apprécie et même mon amour. Je passais mes nuits à ne rêver que de sa mort, de la mort de celle que je considérais comme mon obstacle. Elle était pour moi comme un ulcère qui m'empêchait de pleinement m'épanouir et jouir de ma vie. Il fallait que je me débarrasse d'elle et je me voyais chaque soir dans mes rêves en train de lui arracher le cœur.

Un jour, je surpris une scène d'amour entre elle et mon amour et je fus anéantie. Mon meurtre se dessina alors plus clairement dans mon esprit. Je les regardais là, chez lui, là... oh ! à m'en souvenir, j'ai encore une boule qui m'étreint la gorge à m'étouffé. Je ressens monter en moi cette haine comme une vague de plus de trois mètres qui monte depuis mes entrailles pour venir se briser là, sur mon cœur. Ce cœur que Marc-yvann venait de briser en milliers de morceaux. Je m'en souviens comme si c'était hier...

Il était déjà soir quand j'arrivai chez lui et je fus frappée par le silence qui y régnait. Je décidai donc de rebrousser chemin pensant qu'il devrait être sorti. Mais en passant, je vis Marc par la fenêtre.

Il était assis face à Bettina et mon sang ne fit alors qu'un tour.

Je ne pouvais plus faire un pas imaginant tous les mots doux et tendres qu'il pouvait être en train de lui dire. J'avais tellement besoin de lui dans ma vie, tellement besoin de son amour, de sa présence à mes côtés et voilà qu'il osait me trahir avec cette idiote. Oh ! que je la haïssais.

Je le vis s'approcher de Betty et lui prendre la main. Je la sentais un peu hésitante mais elle ne la lui refusa pas. La traîtresse ! Lorsqu'il porta sa main à sa bouche, Betty se retourna et lui fit face. Là, à ce moment précis, je lus dans leurs yeux à tous deux l'intensité de l'amour qu'ils se portaient. Mais moi, je m'en moquais. Je ne savais qu'une seule chose : saurait dû être moi, là, à la place de cette Betty, en face de Marc. Mais pourquoi donc ! Dans le regard de Marc, dans ses yeux, brûlait un tel amour que Betty très timide de nature baissa les yeux ne pouvant supporter l'intensité de ce qu'elle lisait comme moi dans les yeux de mon bien aimé. Pourquoi osait-il me faire cela ? Moi qui pourrais donner ma vie pour lui. Les larmes ruisselaient le long de mes joues et pendant un moment je perdis la notion du temps. Plus rien n'existait pour moi que cette scène de trahison entre ma soi disante meilleure amie et mon pseudo bien aimé. Il la tenait à présent par la taille et la serrait bien fort contre lui. Leurs lèvres se cherchaient, n'osaient se trouver, se perdaient dans leurs cous, s'effleuraient à nouveau, n'osaient pas se trouver ayant peur que ce ne soit qu'un rêve, se cherchaient encore une dernière fois et se retrouvaient enfin pour leur bonheur. Ils s'embrassaient alors avec timidité et douceur puis avec avidité et passion.

Je me sentis alors détruite, anéantie jusqu'au plus profond de mon être, ne désirant qu'une chose : leur mort et la mienne. Marc embrassait Betty avec tant d'amour qu'on aurait dit qu'il buvait en elle une énergie inexplicable. Une ivresse sans nom les étreignait. Assurément, ils s'aimaient. Chose qui suffisait à décupler ma haine pour eux.

A partir de ce moment, je commençais à avoir de la haine pour Marc aussi intensément que je l'aimais. C'est vrai ils s'aimaient, mais pourquoi moi aussi n'avais-je pas le droit d'être heureuse comme tout le monde ? Pourquoi devrais-je toujours me contenter des restes que voudrait bien me jeter cette Betty ? Pourquoi m'avait-elle fait cet affront, cette trahison, en me volant l'homme que j'aimais par dessus tout ? C'est vrai je ne lui avais jamais dit que j'aimais Marc mais elle aurait dû le deviner, me le laisser. Mais non, non, madame voulait tout pour elle, et elle devrait payer, oui payer par sa mort. Marc devrait aussi mourir pour s'être souillé avec cette impie.

Je me mis donc dès ce moment à chercher le moyen le plus facile pour les faire mourir, pour les faire payer tous les deux. Cela me hantait tant que je finis par arrêter toutes mes activités et estudiantines et extra estudiantines. Il fallait qu'ils paient quelque soit le nombre d'années qui s'écouleraient. Et il fallait que ce soit le plus tôt possible sinon, le chagrin, la douleur, l'amertume et surtout la haine risquaient d'avoir raison de moi et je ne voulais pour rien au monde les devancer dans l'au delà.

Une année s'écoula après cette scène de trahison et ma rancœur était toujours au beau fixe. Je continuai malgré cela à être leur amie, mais je les maudissais de tout mon être une fois qu'on se séparait. Ils ne se cachaient pas et avaient mis leur histoire d'amour et vu et au su de tous. Ils me

faisaient souffrir et prétendaient être mes amis. Les amis se font ils tant de mal, tant de peine ? Répondez-moi, mais répondez-moi ! Il fallait coûte que coûte je me venge.

Entre temps mon amour pour Marc continuait de grandir et c'était la même chose pour la haine que j'avais pour lui. Je me devais de le faire mourir de mes propres mains. Il devrait payer pour m'avoir ignorée, délaissée, moi qui ne vivais que pour lui, moi qui lui étais entièrement dévouée. Et puis, que pouvait-il trouver à cette sauvageonne de Bettinael !

Le jour choisi pour ma victoire fut le 14 février, jour de la Saint valentin, jour de la célébration de l'amour. Je savais qu'ils avaient prévu une soirée en amoureux chez Marc et je comptais les achever là. A cet endroit où j'avais surpris leur trahison. Ainsi ce lieu qui avait couvé leur premier baiser couvrera aussi le dernier. A cette idée, une joie et une paix indescriptibles emplissaient mon âme.

Je sais, je sais, vous devez bien penser que je suis folle, n'est ce pas ? Non, je ne le suis pas, loin de là, je suis seulement une jeune fille amoureuse et frustrée. Et je me moque bien de ce vous pouvez penser de moi car je le fis, oui je commis ce crime avec une finesse remarquable. Oh oui ! Je mis de l'arsenic avec une grande aisance dans leurs verres lorsque j'interrompis leur tête à tête prétextant avoir oublié un livre chez Marc. Je jubilais intérieurement car occupés à se dévorer des yeux ils ne m'avaient pas vu manœuvrer.

Ils trinquèrent donc en ma présence et aussitôt le contenu des verres termine, je vis leurs visages devenir livides. J'avais tellement de haine en moi que je mis dans leurs verres une dose pouvant achever un troupeau d'éléphants. Bettinael tomba la première, inerte, morte sur le coup. Je lui crachai alors au visage, la piétinant et lui balançant toute ma rage, ma rancœur, mon dégoût. Ce fut ensuite le tour de mon bien aimé, Marc, de s'affaler. Je m'accroupis à ses côtés, lui tenant la tête dans mes mains, lui disant combien je l'aimais mais qu'il devait cependant payer pour s'être souillé avec cette impie.

Lorsqu'il ferma les yeux définitivement, des larmes roulèrent sur mes joues. Je pleurais mon amour mais aussi et surtout ma satisfaction. Enfin ! Enfin ! Tout était terminé. Je pouvais vivre en paix sans cette sangsue dans ma peau et sans mon bien aimé, ce traître.

Aujourd'hui, je suis là, en prison, et heureuse et gaie comme un pinson. Tout le monde me prend pour folle, mais moi je sais que je ne le suis pas. Et, je ne regrette rien de ce que j'ai fait car si s'était à refaire, je le referai sans hésiter.

La haine est ma raison d'exister. Je hais toutes ces personnes qui sont toujours heureuses pendant que d'autres n'ont jamais l'occasion de ce ressentir ce sentiment de plénitude qu'est le bonheur, rien qu'une fois dans leurs vies. Moi, j'ai trouvé mon bonheur dans la haine. Certaines personnes étiquetées de la notion de bonnes mœurs et de valeurs morales nobles me qualifieront de toutes sortes de noms et les pires ! Mais à ces derniers, je souhaite de mourir misérables.

Le but de l'homme n'est-il pas de trouver le bonheur? Alors pourquoi le mien vous choque-t-il?

Les rêves de Maudi (Vanessa Dinnarmé)

Les cœurs palpitent, tout le monde s'agite dans la ville, le soleil brille. L'été est enfin arrivé, les vacances vont commencer. Les news défilent aux radios en début d'après-midi afin d'annoncer la canicule de cette saison. Dans la cuisine du foyer d'adultes en grande dépendance, les discussions se penchent sur la prochaine destination des vacances. Ils ont l'idée de lézarder à la plage. Le défi de ces adultes handicapés est de trouver une certaine indépendance. Il faut qu'ils puissent vivre leur vie, faire quelques rencontres, imaginer de nouvelles expériences. Tous ces jeunes gens devront quitter ce centre après réadaptation au monde extérieur.

Pavel est un aveugle-né encore fragilisé par l'absence de lumière, lors de son arrivé au centre il se servait d'une agressivité pour être reconnu par sa famille. Il provoque les cinq membres du groupe en évoquant la férocité des requins blancs. En pensant que Mitch ne pourra sortir de la mer assez vite avec sa jambe de bois. Palika et sa surdité, elle qui est toujours dans les nuages ne pourra voir une méduse à ses pieds. Key, c'est sûrement le seul qui ne risque rien ; continuellement plongé dans ses lectures philosophiques... Laila l'auxiliaire de vie ne peut être présente pour les cinq dépendants. Sarah quant à elle, son intuition leur sera peu utile. Elle se trompe souvent, puis comment ferait-elle pour rouler sur le sable avec son fauteuil roulant ?

Laila décide d'apaiser les tensions par sa fermeté habituelle : « sur la plage on n'est pas aval  Les cœurs palpitent.docpar les requins ou enfouis dans le sable. Il y a autant de responsables que de vacanciers. »

Lorsque le déjeuner fut terminé tout le petit peuple fit un passage dans la grande surface du coin, le terrain semble plus favorable pour faire les provisions avant le départ. Tout doit être prévu en cas de difficultés de dernières minutes. Le soir, les valises sont boucl es. Les activités se passent dans la précipitation. Palika n'avance pas puisqu'elle rêve d'une rencontre avec un homme métisse, sensible et romantique. Celui-ci tombe amoureux de sa beauté et il ne remarque pas sa maladie. En effet, Palika sait lire sur les lèvres. Il ne faut pas être un naître parfait pour aimer. Key tape sur son épaule, à travers le langage des signes ils échangent rapidement quelques entendements. C'est deux là sont vraiment inséparables malgré le fait qu'il faut aller vers les autres, selon Sarah. Ils restent dans leur monde.

Key du fait de sa sagacité avait répondu que c'était facile pour elle, au moins, elle pouvait parler, mais lui il était muet. Après m re réflexion, il s'est fait pardonner parce qu'elle avait la parole, cependant, elle ne pouvait bouger seule puis sa voix est faible. Le seul moyen pour elle de se faire entendre, c'est de faire sonner sa machine qui l'aide à respirer. Laila arrive et annonce que le départ se fera à sept heures du matin, elle ne veut aucun retard, le trajet paraît long. Toute la tribu se couche le sourire aux lèvres...

Le réveil est difficile surtout pour Palika qui a oubliée la nuit. Elle pensait déjà à la journée qui commence. Maintenant, elle est fatigu e. Laila, dans la précipitation, avait omis les tranquillisants pour le sommeil agit . Chaque membre du groupe prend une douche, pendant ce temps l'auxiliaire s'occupe de Sarah. Le petit déjeuné obtient une forme comique. L'excitation est au rendez-vous malgré cette éternelle angoisse d'être considéré comme des incapables puis de devenir ce que les gens veulent bien voir. Key avec le langage des signes précise que les moqueries des gens seront plus sifflantes que l'humour sarcastique de Pavel.

D'un regard troublé, Pavel expose son irritation :

— Je n'ai pas un humour sarcastique, j'ai un humour noir.

Palika affiche son air coquin en ajoutant :

— C'est certain que ton humour est loin d'être coloré, mais ce que veut dire Key est plus profond.

— C'la m'aurait étonné, c'est pas la fameuse histoire des serpents qui sifflent sur nos têtes de...
J'sais pas qui.

— Faisons une grande fête ! Pavel a de la culture.

Afin de détendre l'atmosphère, Laila propose à l'équipe de s'installer dans le minibus, les ceintures sont attachées. Avant cela, Mitch et Pavel se lancent sur le fauteuil de Sarah dans le but de trouver celui qui attachera le plus vite les click-clock. Le départ fût raide, les freins sont durs, la conductrice manque de douceur. Toute la compagnie chante le temps du trajet. Key lit l'essai de Foucault et Palika somnole. Au bout de quatre heures de route en harmonie avec des kilomètres de bouchon, Sarah se pose des questions. L'impression que le moteur ronfle d'une manière peu commune, inquiète la princesse. Les garçons lui font comprendre qu'elle panique toujours pour rien. Le minibus roule assez bien, mais il chauffe un peu à cause de l'attente indéfinie de la queue de voitures. Pavel remercie le bon dieu d'être aveugle, il n'a pas à voir ce calvaire. Il y a tout de même la chaleur insoutenable mélangée à la pollution. Sarah supporte mal cette absence d'oxygène. Elle demande à Mitch de mettre sa machine respiratoire en fonctionnement. Cette aide lui permet au moins de maintenir sa respiration, sa force. À son tour, elle rend hommage au saint esprit en disant que la technologie a bien progressée. C'est que toutes ces inventions sont bien utiles. Key interrompt le sommeil de Palika dans le but de dire à Laila de faire une pause pique-nique. D'une voix haute et intelligible, elle répète la demande de Key. Pavel répond d'un air contrarié, en articulant chaque mot qu'il est aveugle mais pas sourd. La critique ne se fait pas attendre, la faim fait que la nervosité s'impose dans le clan des valides du cerveau.

— Je viens de me réveiller Pavel, tu as le don de m'épuiser avec tes réflexions.

Si j'te saoul, dis à ton prince sans cheval blanc mais avec un livre de ne pas traduire. Laila doit regarder le plan avant que l'orage arrive.

Il fait trop orageux pour que cela dure. Les nuages noirs se présentent dans l'horizon d'un bleu azuré, ce n'est pas rassurant...

Avant tout, il faut passer aux toilettes. Comme d'habitude, l'accessibilité sur les aires d'autoroute n'est pas géniale. Sarah ne peut entrer dans les WC avec son fauteuil, tous les bâtiments publics sont étroits pour les voitures électriques. Laila la porte dans ses bras, mais un adulte de vingt ans qui ne peut ni marcher ni bouger légèrement c'est vraiment fatigant...

Les architectures ne sont vraiment pas adaptées. Au moment du repas, l'équipe commence à paniquer, les freins ne tiendront pas le coup sur les routes humides. Selon Sarah, ce bus n'ira pas loin. En plaisantant, Pavel provoque une fois de plus le groupe en parlant de la légende du petit village nommé Maudi. Tous les ans à la même époque ce petit village est envahi par le chaos et les forces du mal, un endroit sympathique pour passer les vacances ou le week-end. Seulement, une journée est consacrée au repos du diable. Laila explique que les légendes sont incarnées dans l'imagination, puis que ce village n'est pas inscrit sur la carte.

Sarah fait un brun d'humour qui évoque son handicap :

— Heureusement que j'ai une machine pour respirer parce que sur le coup j'ai eu le souffle coupé...

Suite à ce repas, Laila indique le chemin à Sarah, tous les autres s'installent. Mitch vient enfin de réagir à la conversation précédente en parlant à voix basse à Pavel :

— Ce village ne peut pas être sur la carte si le diable y réside.

- Une légende reste une légende, c'n'est pas réaliste. Le village n'existe pas
- Tout de même... Raconte l'histoire de ce village « Maudi » !

Sarah a entendu la conversation ; maintenant, elle veut connaître la légende de ce village. Pavel reprend sa respiration puis déglutit sa salive.

Il commence son récit :

— Une femme est tombée enceinte, à la naissance de son fils l'humeur de la famille a changée. L'enfant ne faisait aucun mouvement, le médecin a tenté de l'faire pleurer, mais rien. Il respirait, son cœur battait et la mère l'a abandonné à l'hôpital. Selon le médecin, il d'vais apprendre comme tous les enfants. Il a émit un vœu pour son avenir. Le médecin était aussi le maire du village ; le diable accepta sa proposition à une condition d'examiner chaque enfant avec des difficultés pour les pousser au-delà d'eux même. Le p'tit n'est plus, mais le médecin attend une force surhumaine chez nous.

— Nous ? Les grands dépendants comme disent les politiques. Sarah furieuse fit sonner son respirateur artificiel. Les freins du minibus ne sont pas facile à gérer, le ciel s'assombrît, la nuit se présente, il n'est que quatorze heures. Le défilé des voitures est toujours aussi long, Laila choisie un raccourci légèrement abîmé par les changements de temps. La route est peu souple pour un véhicule adapté. Le groupe n'a qu'une envie, c'est d'arriver avant le couché du soleil, remarque il est déjà caché derrière ces maudits nuages qui provoquent un mauvais pressentiment auprès de Sarah. Cette fois, elle ne dit rien... La pluie battante parvient en fin de journée. Laila n'aperçoit plus l'horizon par la pluie torrentielle. L'auxiliaire appuie de toutes ses forces sur les freins, rien n'y fais. La pluie fait une route glissante, la terre en forêt est boueuse. Sous l'effet de la peur ; Laila freine, glisse dans les bois reste embourbée.

Palika c'est tapée la tête contre la vitre arrière du véhicule, elle saigne au niveau de l'œil. Pavel c'est fait mal au mollet gauche en se lançant sur le fauteuil de Sarah pour le rattraper ; forcément, les click-clock se sont desserrés. Maintenant, elle a une douleur dans le dos. Mitch à quelques crampes atroces à sa jambe et Key à des maux d'estomac. Celui-ci suggère d'attendre la fin de l'orage afin de visiter les alentours. Il y aura peut-être un dépanneur et un médecin. Pendant ce temps, Palika pose une compresse stérile sur son œil en vu de ralentir l'hémorragie. Laila passe à l'arrière dans le but de donner quelques antidépresseurs à toute la bande, seulement, Sarah crée l'angoisse. Elle pense qu'ici il n'y a rien de bon, le pire reste à venir. Une petite éclaircie se montre dans le ciel noir, Laila est inquiète, elle a vue un panneau rouge et blanc avec une écriture noire d'un style Sand. Les autres n'ont rien remarqués heureusement.

La pancarte indique le nom du village le plus sombre de cette décennie : Maudi. Au fond, elle sait qu'il faut aller là-bas. Un abri pour la nuit serait nécessaire. C'est tout de même un village sauvage selon la légende. Laila n'a jamais rien trouvée d'étrange dans ce village. Depuis le temps, elle passe chaque année dans ce lieu pour prouver que les handicapés sont aussi valides que les valides. Laila se demande si l'assurance du foyer acceptera un dixième accident inexplicable. La pluie commence à se calmer, la compagnie peut descendre du minibus. Mitch et Pavel les seigneurs de la charmante princesse Sarah, sortent la rampe. Ils l'aident à monter sur la route, il manquerait plus qu'elle reste embourbé à son tour...

Tous avancent le long de la voie complètement humide, le soleil blanc pointe le bout de son nez. La marche se prolonge dans un silence de mort, les bagages sur le dos et les sacs à la main. Sarah supporte à l'arrière de son fauteuil quelques petites valises et une entre ses jambes afin d'équilibrer le poids. On entend à peine les pas de Mitch ainsi que le moteur du fauteuil de Sarah. Au bout du chemin, une lumière aveuglante fait reculer les cinq voyants. Pavel dépasse la lueur d'un pas

détermine, il ressent bien la chaleur de cette force lumineuse, mais d'un geste d'impatience, il demande aux autres d'avancer.

— Vous n'allez pas rester planter comme des carottes de sable. Sarah roule à une vitesse insolente, elle crie pour dire :

— La lueur aveuglante est simplement le soleil qui brille sur un crucifix d'or. Rassurés, chacun franchi cet obstacle que dieu a du poser afin d'inviter les voyageurs à la paix du village. Les maisons blanches, bleues, roses et jaunes s'inclinent devant les nouveaux venus. L'odeur du sel se fait sentir, la nature se ravie de l'humidité qui vient d'arriver en ce bel été. Ce village semble apaisé, apaisant. Palika est déjà partie dans ses rêves, Sarah veut bronzer, Mitch préfère se baigner, Pavel pense à séduire et Key cherche un coin d'ombre pour philosopher. Laila accepte de rester ici à la condition de trouver un hôtel sympathique sans escalier. D'un autre côté, elle n'est pas en accord avec cet enthousiasme irrésistible envers ce village. Elle connaît son métier, elle doit accompagner ces jeunes handicapés sans penser à elle. S'ils savaient qu'ils sont à Maudi. Pavel s'amuserai mais les autres n'auraient qu'une envie, s'en aller à l'opposer...

Ils visitent les rues de ce village avec l'optique de trouver un hôtel pour la semaine. Devant cet immeuble en couleur de bois verni, une inscription apparaît sur un fond pourpre assez angoissant aux côtés des maisons. Mitch réagit, il lit à haute voix. Il tremble de peur en disant qu'ils sont les bienvenues à l'hôtel Maudi. Pavel éclate de rire en assurant qu'il les avait prévenus que ce village existait, il manque juste la réalisation de cette légende. Sarah ajoute qu'elle savait que ce voyage ne serait pas parfait. La philosophie de Key rassure toute l'équipe en évoquant la plus grande référence de Giono ; qu'est-ce qui peut être plus attirant et plus déroutant que le sang ? Ils n'ont plus de minibus, il est tard puis les légendes ouvrent l'esprit et cela ne se fait pas si on y croit pas. Comme à son habitude, Pavel dépasse le groupe, franchît la porte, à l'ouïe il essaye de se repérer. Un homme d'une cinquantaine d'années se présente en proposant son aide. Pavel prend un air furieux presque hésitant, accuse le coup en avouant qu'il cherche une ou deux chambres pour un groupe de cinq dont une personne en fauteuil qui est sous respirateur. Le réceptionniste lui donne deux clefs assez lourdes ; la chambre vingt et un ainsi que la vingt-trois. Soulagé, Pavel sort annoncer la nouvelle aux autres en oubliant la marche.

Il chute et tombe la tête la première sur le pied de Sarah.

De son ricanement sors une phrase :

— N'oublie pas ; certaines joies font souffrir.

— Pff, c'n'est pas drôle.

— No, c'est douloureux pour mon pied.

— Princesse, j'ai deux chambres. Tu ne veux pas un p'tit poids sous ton mat' ? Chacun entre heureux, Mitch ressort pour prendre les valises de Sarah. Il y a une marche, le fauteuil risque de tomber en arrière avec ces bagages. Key et Pavel montent le fauteuil en faisant une blague sur son poids.

Elle répliqua d'un ton coléreux mais fier :

— perdue un kilo en quelques jours.

Palika part à la rencontre de l'homme qui a accueilli Pavel, elle lui demande où se trouve le médecin du village. Ne sachant qu'elle est sourde, il lui indique à l'orale le chemin. Elle essaie de lire sur ses lèvres ; cependant, il a la tête baissée sur un livre ressemblant à une bible. Elle fait signe à Key de traduire un peu, il écoute, fait la transmission en langage des signes. Il propose de l'accompagner jusqu'au cabinet. Face à la vitre du bureau médical, elle lit les cinq sens des plantes utilisées par Dr

Esote. Légèrement choquée, Palika entre en compagnie de Key. Le médecin accueille directement les deux jeunes dans une salle aux murs blancs gris sculptés. Des sculptures de dieux romains, au centre de la pièce un autel de pierre transformé en table de consultations. Le médecin reste perplexe devant la blessure de Palika, il prescrit un traitement tout à fait simple et naturel. Des gouttes d'eau de lavande toutes les heures afin de cicatriser la plaie. Il n'a pas besoin de leur demander où ils sont installés, tout se sais dans ce village. Il précise de dire aux autres membres du groupe de passer prendre leurs médicaments contre la douleur du mollet, du dos. Au passage il donne un flacon de pilules de primevère, marjolaine avec une pincée d'airielle à Key. L'amour qui fusionne envers Palika deviendra haine.

Il explique à Key que ses brûlures d'estomac vont se calmer rapidement. Les deux amis se posent une question principale dès qu'ils sont à l'extérieur ; aucun être humain ne connaissait la souffrance du philosophe, même pas Palika. Ils commencent à douter, il faut certainement le raconter à Laila. Palika et Key ne comprennent pas pourquoi le médecin parlait en langage des signes. Personne ne peut faire des phrases avec les mains sans se tromper. Même les parents ne peuvent s'exprimer correctement. La course jusqu'à l'hôtel est insoutenable, Key se sent poursuivi par une ombre mouvante. À l'hôtel, il n'y a plus personne, tout est sombre. Ils vont dans leurs chambres, tout le monde dort.

Laila arrive à pas de loup dans leur dos. Palika d'un sursaut se met à crier, les autres sortent de sous les draps, Sarah ouvre la porte de la salle de bain avec ses cale-pieds. Laila allume la lumière puis se permet un sourire angélique. Palika franchie la pièce puis le couloir pour rejoindre sa chambre, se fondre sous les draps d'un blanc laiteux comme dans les hôpitaux privés où tout semble vous tuer à petites vapeurs d'éther.

Key à l'opposé, raconte la fameuse rencontre avec ce monsieur Esote. Il explique la décoration du bureau, ce qu'il a choqué dans cette conversation ainsi que ce qu'il a éprouvé en remarquant sur un meuble en pierre un petit sablier dans lequel coule des grains noir. Laila indique que c'est un village qui sait tout et que sans le vouloir, chacun d'entre eux avaient du présenter leur douleur devant un passant, ensuite il l'a répété au médecin qui a émis des hypothèses. Il n'y a rien de maléfique dans cette histoire. Douteux mais rassuré, Key prend son médicament en rejoignant sa meilleure amie. Il s'endort rapidement dans le lit voisin de Palika qui n'avait pas touchée à cet antiseptique naturel. Au fond de lui, il n'avait qu'une envie, la cajoler, lui montrer qu'elle ne risque rien à ses côtés. Cette nuit est assez difficile pour lui mais il reste anesthésié par le voyage.

Au réveil, Mitch et Pavel décide d'aller au-devant de leurs craintes en accompagnant Sarah chez ce médecin excentrique. Méfiant, Key les prévient de ses nausées matinales. Pavel avec son humour anglais réplique que la philosophie commence à faire grimper son taux d'hormones, faire la cours à des philosophes finit toujours par la naissance d'une thèse. Sarah aurait dû s'abstenir de la traduction. Sous l'effet de la déception, il se réfugie dans les bras de Palika qui teste ce nouveau traitement, laissant les autres vers leurs pires cauchemars. Face à la vitre teintée de vert océan, un panneau indique la fermeture du cabinet pour la journée.

Soudain, Mitch remarque un petit papier sur lequel les trois prénoms sont écrits avec une flèche rouge dirigée vers la serrure. Mitch ouvre la porte, sa jambe de bois fait craquer le plancher. Sarah et Pavel le suivent par pure curiosité, les roues du fauteuil crissent sur le parquet. Des boîtes de médicaments sont posées sur le poste du secrétariat, chaque noms est inscrits sur les emballages : De la poudre de nénuphar pour détendre les nerfs, procurant quelques envies sensuelles. Des pilules de bourse à pasteur développant ainsi les dons de voyance de Sarah. Du romarin Espagne pour la guérison, il purifie et élève les âmes...

Les trois mousquetaires prennent une petite dose de ces produits puis l'air enjoué, ils sortent dans les ruelles de Maudi, ils marchent en direction de la plage. Mitch rejoint Key et Palika dans la mer, il veut sentir les vagues parcourir son corps, sa peau. Il retire son atèle et se hisse dans l'eau réchauffée par le soleil ardent. Il nage de toute sa puissance, envahis par les profondeurs de l'océan. Une

migraine le surprend, ses jambes sont lourdes, ses bras sont moues, il est attiré vers le fond. Aucun son ne sort de sa voix, il se débat mais les vacanciers semblent être dans un autre monde. Il coule en rejoignant, déjà, l'au-delà. Sarah qui était en pleine conversation de séduction dans le café Maudi avec Pavel prit le bronzage d'un cadavre.

Elle crie de toutes ses forces intérieures mais à l'orale devant Pavel, elle ne parle que de premier baiser, le regard fixé sur le torse en sueur de Pavel. Elle se dit qu'au fond, elle est comme le reste du monde, insensible à l'agilité des forces naturelles. Avait-il besoin d'affronter le temps alors qu'il n'a plus la souplesse d'un homme avec ses deux jambes ?

À l'autre bout de la plage, Palika rêve d'une femme séduite par un homme dont elle ne voit le visage. Elle vogue sur le dos, tenue par les bras musclés de ce jeune homme.

Ses yeux s'évanouissent dans le néant. Il panique, lâché la femme qui ne sait, qui ne peut nager. Cette jeune fille masquée d'un maquillage blanc semble vivre le malheur et le bonheur.

Une main se pose sur sa poitrine comme pour la faire sortir de son sommeil, la ranimer de sa léthargie. Son corps est inanimé, seul son cerveau et son cœur sont éveillés. Ses membres sont morts depuis longtemps. Elle sent qu'elle va couler dans les profondeurs de l'océan. Aucun hurlement ne surgit de son insignifiante articulation.

Palika a compris que le personnage auquel elle rêve est simplement sa colocataire Sarah. Palika appelle Key, il ne répond pas, perdus dans sa lecture. Elle remonte vers le café Maudi pour parler à Pavel. Il n'était plus avec Sarah. Paniquée, elle court sur la grève en demandant de l'aide. Enfin, Pavel apparaît. Sarah a rejoint Mitch selon Pavel. Elle lit sur ses lèvres mais tout son dialogue lui paraît suspect. Partant aussitôt à la recherche de Laila, il annonce qu'elle est partie à l'hôtel se reposer. Il faut rester calme, après tout Mitch et Sarah ne pouvaient être que dans le village. Palika s'allonge aux côtés de Pavel dans le sable, ils commencent une discussion sérieuse sur les effets des médicaments. Ils pensent qu'ils ont quelques somnolences, des vertiges.

Palika c'est sûrement endormi en attendant Key puis a rêvé de la mort de Sarah. Ce qu'elle ne peut comprendre malgré l'explication de Pavel, c'est cette impression de vivre deux histoires dans un seul événement. Pavel la persuade que les rêves sont souvent incompréhensibles. Quelques minutes plus tard, le silence règne entre eux...

Pavel prépare un jeu de séduction avec une vendeuse de glace. Elle lui propose de la rejoindre dans la mer. Il accepte même si la peur prend un peu le dessus, sa plus grande envie est d'avoir une petite copine pour l'été. L'eau arrive jusqu'à sa taille, la femme se laisse porter par les vagues. À sa voix étouffée par le vent il se repère, l'écume blanche est de plus en plus épaisse. La voix chaude et suave de la femme prend une sonorité assez connue. Elle l'attire en le tenant par le cou, il se sent démuni, faible. Une ombre s'agite devant ses paupières. Une image floue se présente ; ses bras puis ses mains, sa peau mate. Là, tout contre son torse nu, une poitrine somptueuse. En tournant son regard, il voit le doux visage de Palika qui prononce l'amour qu'elle porte à Key.

D'une courte respiration, elle se jette dans l'abîme de l'océan. Il implore ; malheureusement, il ne sait que suffoquer sous la poussière du sable fin. Des larmes coulent sur ses joues, la noirceur de son quotidien revient, il ne voit plus rien.

Il sort de l'eau le plus rapidement possible afin d'annoncer la nouvelle à Key. Il tourne en rond sur la plage en répétant le prénom du philosophe. Une immense douleur au niveau du mollet le fait tomber sur le côté. Le vent se lève, des pas se font entendre vers l'horizon. La nuit tombe, le sable blanc devient rougeâtre telle une terre de lave. Il s'empresse d'échapper à ce diable qui le poursuit à travers le sable, les ruelles, les ruines laissées par la tempête qui sévit au dessus de sa tête.

Complètement affolé, il percute Key qui à sa grande surprise aperçoit cette tornade. Il se précipite sur les pas de Pavel de manière à créer un lien de communication dans le but de se sortir de ce

calvaire. Il lui prend la main, le tire de tous les côtés, lui montrant que le village est entièrement détruit. Il se dit que personne n'a échappé au désastre. Pavel explique que Mitch, Sarah et Palika sont morts. Laila a disparue de la nature. Pavel sent au fond de lui que Key souffre de cette course folle ainsi que de la perte de leurs amis, en particulier celle de Palika. Il ne peut crier alors, il serre de toute sa haine le bras de Pavel. Key qui était un futur philosophe, n'arrivait à contenir sa colère. Il avait tant donné pour arriver à tolérer la nature, la mort, la vie, la génétique, le monde et sa maladie qu'il ne voulait accepter qu'on lui enlève sa seule famille, ses amis. Il ne reste que Pavel, le courage et la philosophie peuvent détourner le mal, il faut l'espérer sinon eux aussi vont mourir...

Ils sont perturbés par cette folie qui les hante. Key aperçoit une bâtisse qui a tenue le coup face à cet enfer. Il remarque que c'est le cabinet du docteur Esote, ne pouvant l'expliquer à Pavel, il le tire vers la porte vitrée, l'aide à reconnaître le lieu maudît.

Pavel pose sa main sur la poignée. Il comprend aussitôt qu'il n'y a pas d'autre issue de secours, ce qui se passe dans ce village a forcément un rapport avec ce toubib.

Ils rentrent d'un pas rapide pour éviter la tempête. Key avance dans le couloir à la lumière verte laissant derrière lui son compagnon de route. Une porte rouge s'impose à son regard. Par un coup de pied, il indique le chemin à Pavel. Ouvrant la porte, Key remarque ses trois amis disparus. Palika et Mitch allongés sur une table d'anesthésiste, Sarah semble endormie dans son fauteuil. Pavel se demande ce qu'il y a dans cette pièce, Key lui place trois coups de poings sur la poitrine. Pavel cri les trois prénoms de leurs amis, il ne voit qu'ils sont en plein sommeil. En donnant une petite claque sur sa tête, Key lui montre qu'ils sont assommés. Pavel touche ses amis en espérant qu'ils se réveillent.

Key regarde autour de lui, quelques ustensiles sont présents dont le fameux sablier aux bords résine qui commence à se vider. Il comprend que tous ces objets servaient dans les épreuves de survie. Aujourd'hui, ils permettent de comprendre notre façon de penser. Sa façon de vivre se produit dans la pensée. Key sait que tous ses compagnons sont envahis par la peur ou par l'envie de vivre comme les autres. La solution c'est de leur ouvrir les yeux. Il découvre que la boîte métallique posée sur la table, semble être la représentation de la boîte de Pandore. Celle-ci contenait les pensées négatives des hommes. Le miroir est simplement la métaphore des yeux ; ils sont le miroir de l'âme. Le regard posé sur ce temps qui s'écoule, il ouvre la boîte, prend le miroir.

Face à Palika, il met le miroir. Quelques secondes plus tard, sa douce fée bat des paupières en se demandant où elle pouvait être. Key fou de joie la prend dans ses bras, l'embrasse de toute sa tendresse. Au bout de la pièce, un bruit sourd se fait entendre. Les gémissements de Pavel qui pleure sa petite princesse.

Key recommence le même geste envers Sarah et Mitch. Toute la tribu se sent délivrée, il manque Laila pour les aider à partir de cet endroit maudît. Sarah propose de faire le tour du bâtiment, l'auxiliaire est peut-être enfermée dans une pièce perdue du cabinet médical. Toutes les salles sont fermées à clef.

Une drôle d'odeur d'éther attire Palika vers l'arrière de la salle d'auscultation, elle tousse. Key l'entend, il part à sa rencontre. Palika cherche un interrupteur, elle tombe contre un coin de meuble. Key accourt vers elle sans se poser de question. Palika hurle de douleur sans s'en rendre compte. Toute l'équipe arrive dans ce lieu très odorant. Comme par magie, la lumière surgit. Key permet à Palika de se relever. Ils aperçoivent un lit d'hôpital dans lequel Laila repose. Son visage livide jette un froid sur l'ensemble du groupe. La vapeur nauséabonde surprend en laissant place à l'évanouissement de chacun d'eux.

Sarah s'éveille en demandant Laila d'une voix faible. Les uns après les autres, ils ouvrent les yeux. Pavel angoisse à l'idée de ne savoir où il est. Ne comprenant ce qu'il c'est passé, Mitch décrit l'endroit malgré son regard flou :

— Tout est blanc, nous sommes couchés sur des lits hospitaliers... La porte est en bois comme celle de la chambre d'hôtel. À la place des tableaux rectangulaires, il y a des vitres pour visualiser la souffrance des autres malades. Leurs bras sont sous perfusion, les poches sont vides.

Il regarde la pendule qui indique l'heure des visites du médecin. La porte s'ouvre légèrement en laissant apparaître Laila en tenue d'infirmière.

Elle annonce que le moment est venu pour eux de prendre leurs dernières doses d'air frais de Maudi avant le grand retour auprès de leurs familles.

Le docteur Esote arrive en expliquant que les cinq venaient de finir l'épreuve afin d'atteindre l'indépendance dans le monde extérieur. Ils ne savaient que répondre à cette affirmation. Key toujours en interrogation, demande à Laila la raison pour laquelle ils sont enfermés dans cet hôpital au lieu d'être dans un hôtel nommé Maudi. Ce rôle d'infirmière ne lui convient pas et il s'imagine que rien n'est réel sauf ses amis qui gardent un silence de mort.

Monsieur Esote ajoute :

— Vous avez passés toutes les difficultés à travers notre nouveau teste psycho-sensorielle permettant d'explorer des capacités hors du communs. Le rêve révèle un homme mais maintenant, il est l'homme. Il était le Freud du futur. Pavel réplique :

— Je n'ai signé aucun papier concernant un essai psychologique. Je ne suis pas venu à Maudi pour cette médecine.

— En effet, vous n'avez rien signé, mais j'ai un pacte pour vous sauver la vie.

— La vie ? Quel pacte ?

Laila informe que le minibus embourbé était un moyen de les attirer dans ce village près de son patron. Elle a profitée d'eux, ils sont handicapés ; par conséquent, ils ne diront rien à la justice ou à leur famille. De toute façon, personne ne croit ces pauvres dépendants...

Laila retire la perfusion de chacun d'eux puis elle aide Sarah à se vêtir. Installée dans son fauteuil, elle rejoint les autres dans le hall. Espérant trouver une explication à cette histoire qui ne tient pas debout. Toute l'équipe se pose des questions, ils pensent que c'est un abus de pouvoir. Ils n'ont que des soucis depuis qu'ils sont à Maudi. Pavel indique :

— J'avais raison à propos de cette légende.

— Il ne fallait pas descendre du minibus, d'après Sarah. Le seul problème c'est que tout est fait maintenant. »

Palikao se laisse envahir par toutes ces paroles qui fusionnent dans sa tête. Key retourne dans la salle d'auscultation. Pavel comprend la pensée de son ami le philosophe. D'un geste franc, Key retourne le sablier qui se vide en une seconde devant le grand Esote. Il peut rejoindre le monde des rêves.

Les larmes du crépuscule (Kali)

C'est le soir. Il me semble que c'est toujours le soir ici. Après des semaines d'un voyage sans retour sur des mers hostiles, j'ai quelque peu perdu la notion du temps. Mais il me semble que le jour se lève moins souvent qu'avant. Nous ne devons plus être loin du solstice d'hiver maintenant. Cloîtrée dans une cabine, j'entends la grêle et la pluie marteler le pont du bateau inlassablement. C'est la tempête à l'extérieur depuis plusieurs jours déjà. Je ne fais presque plus cas des violents cahots qui secouent continuellement l'embarcation. Je sais depuis le début vers quel lieu ils nous envoient. Nous nous dirigeons vers les terres sans retour, vers l'extrémité du monde. Vers la fin de ma vie.

J'ai digéré ma peine et ma colère, il ne me reste plus qu'un immense vide au fond du cœur, et l'incompréhension de cette folie meurtrière. Ivre du sentiment de mon impuissance et rongé par l'attente d'une fin inévitable, je ne peux que ressasser mes souvenirs, comme tant d'autre ici. Là haut c'est le passé, un monde de rêve brisé et de réminiscence nostalgique, un monde qui fut notre, autrefois, il y a bien longtemps, presque dans une autre vie me semble t'il. Je peux me souvenir des landes sans fin, grasse de cette verdure si particulière, s'étendant sur des kilomètres à la ronde, enrobant l'horizon de mille nuances de vert et d'or. Je me souviens du vent vivifiant et rapide qui courrait sur ces terres, caressant mon corps étendu face au ciel, contemplant cette immensité sans nom, loin de toute contrainte, loin de toute peine. Je me souviens des manticores s'élevant, majestueuses, tel d'immenses et terribles oiseaux, leurs corps puissants semblant fait de feu liquide dans la lumière des soleils couchants. Plus jamais je ne volerais avec mes sœurs. On m'a coupé les ailes. Gisant dans une marre de mon propre sang, et les yeux embués de larmes, je sens le lourd sommeil tomber lentement sur mon corps. J'ai froid. Et enveloppée dans mes pensées comme dans une douce retraite, un regret m'envahi. Jamais je ne verrais le bout du monde.

Alaena, manticores, 149^e jour

Au début, il y a eu les cris, les pleurs, les supplications. Ils ont durés même après que les humains soient partis, même alors que nous avons compris qu'il n'y avait plus aucun espoir. Puis, au fur et à mesure que nous dérivions, dans cette coquille de mort destinée aux chutes des confins du monde, tout fut remplacé par les râles d'agonie des mourants, et par ce silence pesant empli de tristesse et de froide résignation. Après réflexion, les plus vieux et les blessés se sont rassemblés ici, loin des enfants. Même si eux aussi ce trouvaient condamnés, ils ne devaient pas être si brutalement exposés à la mort. Il ne fallait pas qu'ils voient, et soient le plus heureux jusqu'à la fin. J'aurais voulu aider à rendre ces derniers instants plus supportables, mais mes jambes et mes bras sont brisés. Assis dans la cale principale à l'abri du vent, je contemple le spectacle horrible qui s'offre à moi. Chaque minute voit s'éteindre son content d'âme, l'air est lourd de peur et de l'odeur de la charogne, et les paires d'yeux encore ouvertes fixent le vide d'un regard éteint. Et de toutes mes longues années, jamais mon cœur n'a été aussi lourd.

De ceux qui n'avaient pas été exterminés par les guerres et les traques meurtrières, il ne restait que peu. Et tel que moi, ils furent embarqués de force pour un voyage sans retour, sur différentes embarcations telle que celle-ci, par les représentant de la « grande race », désormais appelés à diriger ce monde qui autrefois fut notre. Les plus fort d'entre nous furent mutilés pour anéantir nos chances de survie, les commandes sabotés, irréparables, et nos geôliers, après nous avoir conduit au point de non retour, nous abandonnèrent à notre dérive.

Je sais que même pour ceux qui ne succomberont pas à la faim ou aux blessures, le répit sera bref. Nous sommes les derniers, et nous sommes condamnés à la mort pour avoir été ce que nous sommes. De nos différents peuples, elfes, gnomes, nains, il ne restera que des brides de souvenirs, des fables à

peine croyables sorties pour les plus jeunes de l'imaginaire de leurs anciens. J'ai peine à croire que notre histoire ce fini ainsi.

Hirorinn, nain rouge, 177^e jour

Je sais pas ce qui ce passe. J'ai froid et j'ai peur. Des gens nous ont mis sur un grand bateau. Il y avait beaucoup de gens sur les quais, qui nous regardaient comme si ont étaient des monstres. On nous a insulté, craché dessus et lancé des pierres. J'en ai reçus une sur le genou, et j'ai eu très mal. Je voulais pas y aller, et maman pleurait. Beaucoup pleuraient sur le bateau. Ceux qui résistaient ce sont fait battre. Il y avait beaucoup de gens, et souvent de beaucoup de race que je connaissais pas. Certain étaient attachés par des grosses chaînes, et d'autres très blessés. Il y en avait quelque uns de la race des hommes aussi, mais à un moment ils ont tout cassés dans la salle où le bateau se commande, et ils sont partis. Ça fait très longtemps que le bateau est sur la mer.

Pendant un moment, beaucoup de gens se sont jeté à l'eau, en espérant trouver un coin de terre à regagner à la nage. Mais partout c'est l'océan. Maintenant il y en a de moins en moins, à part ceux qui ce réveillent plus et qui sont jeté à l'eau par les autres. Maman non plus se réveille plus depuis avant hier, mais je l'ai pas dit parce que je veux pas qu'il l'emmène. Ce matin les dames ont rassemblés les enfants dans la plus grande salle du bateau et nous ont demandé à partir de maintenant de rester ensemble ici. Elles essayent de nous raconter des histoires et de jouer avec nous, mais on voit bien qu'elles sont tristes. Et puis j'ai pas envie de jouer, j'ai froid et j'ai peur. Je sais pas pourquoi mais depuis quelques jours on voit presque pas les soleils, comme si il faisait presque tout le temps nuit. Je suis pas très grande mais je sais que c'est pas normal. J'ai très faim aussi, mais les grands disent qu'il faut faire attention à pas gaspiller la nourriture parce qu'on sait pas encore combien de jour on restera en mer. J'ai demandé où est-ce qu'on allait et une dame avec des grands cheveux noirs m'a dit qu'on allait voir le bout du monde. Elle m'a dit que c'était des immenses cascades et que de là-haut on pouvait voir tout les pays. C'est peut-être beau, mais moi je préférerais rentrer à la maison, et je voudrais bien que maman se réveille.

Kalissandre, walfée (fille-loup), 192^e jour

La tempête c'est arrêtée, et le calme est revenu. A vrai dire, la mer n'a plus bougé depuis ce matin, plus une vague ne vient troubler sa surface, même pas une ride, et pourtant le courant est là, et nous emmène toujours plus loin. Nous dérivons lentement, sans pour autant dévier un instant de notre trajectoire. Et depuis une heure environ, un brouillard c'est mis à flotter à la surface. Je le sais car depuis bientôt trois heures je n'ai pas bougé du pond. Je n'arrête pas de réfléchir. Je sais très bien que maintenant ça ne sert plus à rien, mais je n'arrive pas à m'en empêcher.

J'ai été embarqué sur ce navire avec Mira, mon amie d'enfance. Je crois que pas une seule fois en vingt deux ans je n'ai été séparé d'elle un instant. Je suis heureux d'avoir pu passer ces derniers instants avec elle, et même si je sais qu'il n'y a pas d'échappatoire pour aucun de nous, je suis heureux qu'elle soit restée vivante et en bonne santé jusqu'à la fin. Je l'ai demandé en mariage. J'aurais dû le faire depuis bien longtemps déjà, mais je n'en ai jamais eu le courage. Maintenant il est trop tard pour revenir sur le passé. Je sais bien que c'est un acte désespéré, mais c'était ma dernière chance.

Et elle a dit oui. Une cérémonie a été organisée en fin de matinée (en tout cas il me semble que c'était la fin de matinée car il fait toujours aussi sombre). Je sais bien que ce n'était pas un mariage à proprement parler, mais c'est le mieux que nous avons pu faire, et j'étais heureux, même si je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer. Mira aussi, j'entendais ces sanglots, autant que je sentais sa main trembler dans la mienne. Mais maintenant nous sommes enfin marié, c'était mon dernier vœu.

Elle est à coté de moi depuis tout ce temps, sa main posée sur le bastingage en dessous de la mienne, et elle m'a seulement dit qu'elle était tout de même contente, et qu'elle m'aimait. Et depuis trois heures, dans un silence total, je regarde avec elle la mer sans pli et l'horizon infini qui s'étend devant nous.

Liam, demi-elfe, 206^e jour

Je crois que ça y est, le moment est arrivé. Il est étrange que malgré notre angoisse, nous avons presque tous hâte de voir arriver la fin du voyage, et cela même si nous savions (à par les plus jeunes que nous avons tenu à garder dans l'ignorance) qu'il signifiait aussi notre mort à tous. Mais rongés par la famine et la maladie, et sans terre viable où débarquer ni devant ni derrière nous, notre fin était de toute façon inéluctable. Nous avons perdu près des deux tiers des personnes embarquées sur ce navire, et nombre d'entre elles ont regrettées dans leurs derniers souffles de ne pouvoir revoir le monde avant de rendre l'âme. A tous ceux dont j'ai tenu la main lors de leurs derniers souffles, j'ai fait la promesse de leurs rendre hommage lorsque l'instant arriverait. Et à tous ceux que je n'ai pu accompagner, je fais cette même promesse dès à présent. Au jeune gens à peine mariés, qui ce sont jetés à l'eau ensemble, à la fillette morte dans son sommeil au creux des bras de sa mère, à tous les autres. Le bateau avance toujours le long d'un courant invisible à nos yeux, et nous paraissions remonter le long d'une improbable pente. Après le silence pesant auquel nous avons fini par nous habituer, le bruit des cascades ne paraît même pas assourdissant, c'est presque une belle musique. Des étoiles inconnues à mes yeux se révèlent devant moi, et un des soleils depuis longtemps absent se lève par derrière. Et en me retournant pour lui faire face, comme tout les survivant dorénavant présent à mes cotés, j'ai vu l'incroyable tableau qui s'étalait sous mon regard. J'ai vu les champs de bataille récemment ravagés, et les nouvelles villes construite par les hommes, mais j'ai aussi vu les bois profonds où j'ai vu le jour et vécu ma vie durant, les montagnes aux toits blanc mauve des neiges éternelles, si hautes qu'elles traversent les nuages, j'ai vu les plaines infinies d'un vert profond, s'étendant à perte de vue sur des kilomètres, et les terres mordorés du profond nord, les criques limpides, et les cieux éternels. J'ai vu l'océan d'un bleu profond qui s'étirait jusqu'à nous. Et j'ai vu le monde que j'avais aimé et qui plus jamais ne serait mien. J'ai fermé les yeux sur cette immensité, et le navire a basculé dans l'abîme.

Beemos, centaure, 226^e et dernier jour

Le voyage de Lola (Elisa Dalmasso)

Le temps n'incitait guère à la promenade, en ce soir de Saint-Sylvestre. Il avait neigé toute la journée et, maintenant que la nuit était tombée, la danse des flocons s'était arrêtée mais le froid devenait plus vif, gelant la couche neigeuse et la transformant, par endroits, en véritable patinoire.

Lola roulait depuis plus d'une heure et elle avait hâte d'atteindre le village de Saint-Georges où elle était attendue pour le réveillon. Elle allait découvrir la nouvelle demeure de son amie Lise, une ferme qui appartenait depuis des générations à la famille de son mari et qu'ils s'étaient récemment décidés à restaurer, séduits par l'idée d'un retour à l'authenticité de la vie campagnarde. Lise, son amie d'enfance, sa sœur, qu'elle retrouvait toujours avec une joie intense mais aussi Pascal, son mari, un homme intelligent et séduisant qui la troublait plus qu'elle ne l'aurait voulu... Jusqu'à présent, l'amitié avait été plus la plus forte mais en serait-il toujours ainsi ? Lola l'espérait. Elle aimait son amie, avant tout, et s'était juré qu'elle ne céderait jamais à la tentation.

Elle vit bientôt la pancarte indiquant Saint-Georges et elle quitta la route nationale pour une voie plus étroite et glissante. Elle parcourut, avec prudence, quelques kilomètres puis ralentit : devant elle, s'offraient deux chemins formant une fourche, sans panneau de signalisation. Lui avait-on dit de prendre à droite ou à gauche ? Elle ne le savait plus et, après un moment d'hésitation, elle se décida pour la gauche.

Il faisait très sombre, la route se rétrécissait et Lola parvint bientôt à l'orée d'un bois. Elle avait dû se tromper, il fallait faire demi-tour et prendre l'autre route. Elle scrutait la nuit, espérant découvrir un peu de place pour tourner, lorsqu'une forme sombre jaillit du bas-côté et traversa, devant elle, comme une flèche. Un lièvre ? Un chat ? Surprise, elle écrasa instinctivement la pédale de frein et la voiture, devenue incontrôlable, glissa en travers du chemin et alla s'encaster dans un arbre, avec un bruit sinistre. Les doigts crispés sur le volant, Lola fut secouée par le choc et resta un moment étourdie. Quand elle rouvrit les yeux, elle constata avec soulagement qu'elle était indemne. Elle en était quitte pour une bonne peur. Elle pouvait dire qu'elle avait eu de la chance.

Elle sortit de la voiture pour évaluer les dégâts. Le capot était largement enfoncé et il fallait se rendre à l'évidence : le véhicule était inutilisable. Elle eut soudain envie de pleurer. Quelle idiote ! Venir se planter dans les bois en pleine nuit d'hiver ! Il n'y avait rien d'autre à faire que de téléphoner à ses amis et d'attendre qu'on la dépanne. Joyeux réveillon en perspective !

Elle n'était cependant pas au bout de ses inquiétudes. Lorsqu'elle ouvrit son sac pour y prendre son téléphone portable, elle s'aperçut que celui-ci n'y était pas. Où l'avait-elle donc mis ? Dans la poche de son manteau ? La boîte à gants ? Elle eut beau fouiller le véhicule, ses recherches restèrent vaines et elle s'agitait, devenait de plus en plus fébrile, sentant monter l'angoisse et le désarroi. Et c'est alors qu'elle le vit. Il était bien là, devant ses yeux, là où elle l'avait posé quand avait retenti la sonnette de la porte d'entrée, alors qu'elle s'appêtait à s'en aller. Curieux coup de sonnette, d'ailleurs : lorsqu'elle était allée ouvrir, il n'y avait personne... Son portable trônait là-bas, sur la commode où elle l'avait oublié en partant.

Elle devait donc se rendre à l'évidence : elle était seule, sans moyen de contacter qui que ce soit, la nuit, en plein bois. Qu'allait-elle devenir par ce froid glacial ? Il fallait trouver de l'aide. Il n'y avait qu'une solution : marcher, en espérant rencontrer quelqu'un. Lola prit son sac, releva le col de son manteau et se mit vaillamment en route.

Il n'était guère facile d'avancer dans cette obscurité étrangement silencieuse, chaussée de ces ridicules escarpins, glissant et se tordant les pieds à tout moment. Depuis combien de temps marchait-elle ? Il faisait trop sombre pour qu'elle pût lire l'heure au cadran de sa montre. Elle aurait

dû être arrivée maintenant, en joyeuse compagnie, bien au chaud, devant une coupe de champagne. Elle commençait à regretter de ne pas être restée dans sa voiture. Elle y serait, au moins, à l'abri. Tout ceci lui semblait vain.

Elle ne rencontrerait certainement personne et finirait ses jours dans ce lieu sinistre oublié de tous. Elle se sentait exténuée.

Les larmes coulaient sur son visage, dessinant des sillons luisants dans son maquillage.

Il lui sembla tout à coup que l'obscurité perdait de sa densité. Les arbres commençaient à s'espacer et leur frondaisons, moins rapprochées, laissant filtrer la lueur de la lune. Lola reprit espoir. Ses pieds, engourdis par le froid, retrouvèrent une certaine vigueur et, courageusement, elle allongea le pas.

Elle déboucha bientôt dans une clairière où elle distingua la forme sombre d'une maison. Était-ce un effet de son imagination ? Non, elle ne rêvait pas, c'était bien une maison, une bâtisse massive, pourvue d'une tour carrée, au porche faiblement éclairé par une espèce de lampe tempête. La jeune femme se mit à rire et à pleurer tout à la fois. Elle était sauvée. Dans sa hâte, elle trébucha et faillit tomber sur le seuil verglacé, se rattrapa de justesse au lourd heurtoir de bronze qu'elle actionna à plusieurs reprises.

Pendant un moment qui lui parut très long, elle ne distingua ni bruit ni mouvement à l'intérieur et elle s'apprêtait à céder au découragement lorsque le hall de la maison s'éclaira et elle entendit le cliquetis d'une chaîne, le claquement d'un verrou. La porte s'ouvrit et Lola se retrouva face à une vieille fripée et bossue, armée d'un bougeoir, qui dardait sur elle un œil méfiant.

« Excusez-moi de vous déranger. J'ai eu un accident de voiture. »

La vieille la considéra, un instant, en silence puis son visage s'adoucit.

« Ma pauvre enfant. Vous voilà frigorifiée. Entrez donc. »

Lola pénétra dans le vestibule, la vieille referma à double tour et la guida vers un salon où, dans une gigantesque cheminée, brûlait un feu qui éclairait et chauffait toute la pièce. Un lourd buffet de chêne, quelques fauteuils recouverts d'une tapisserie fanée donnaient au lieu un certain charme désuet. Un chat noir, couché devant l'âtre, releva la tête pour considérer la nouvelle venue et, apparemment rassuré, sembla se rendormir.

« Venez donc vous réchauffer près du feu. »

- Je ne voudrais pas abuser de votre hospitalité. Puis-je téléphoner pour avvertir des amis qui viendront me chercher ?

- Mais il n'y a pas de téléphone ici mon petit. C'est une vieille demeure.

- Je ne peux donc avvertir personne ? »

La voix de Lola se brisa. Un éclat étrange brilla dans le regard de la vieille.

« La maison est isolée. »

Lola sentit qu'elle allait se remettre à pleurer.

« Et le village ? Il y a bien un village quelque part ? »

- Oh oui ! Bien sûr, mais il faut compter une bonne lieue et le chemin est mauvais par ce temps. »

Quelle étrange façon de s'exprimer ! Une lieue... Combien cela faisait-il donc ? Quatre kilomètres ? C'était beaucoup sur le verglas mais avait-elle le choix ?

« Je vais essayer. Il suffit que vous m'indiquiez le chemin. On doit s'inquiéter de ne pas me voir arriver. »

- Vous avez probablement raison mais il faut reprendre des forces. Une tisane vous fera du bien. Asseyez-vous donc un peu dans ce fauteuil. »

Lola accepta avec reconnaissance le breuvage chaud et sucré. Il avait un goût étrange, un peu épicé, qu'elle ne réussissait pas à identifier mais à mesure qu'il descendait en elle, elle sentait revivre ses

membres glacés. La vieille s'était assise en face d'elle et caressait doucement le chat qui avait sauté sur ses genoux. Engourdie par la chaleur, Lola sentit bientôt ses paupières se fermer. Elle essaya de lutter mais s'endormit bien vite, sans s'en apercevoir.

Il faisait grand jour quand elle se réveilla, dans un lit inconnu. La chambre spacieuse sentait le renfermé. Où était-elle ? Et, tout à coup, elle se souvint de l'accident et de son arrivée dans cette curieuse maison.

Elle était vêtue d'une fine chemise de dentelle et rougit à l'idée que quelqu'un l'avait déshabillée. Elle se sentait un peu vaseuse, comme après un sommeil trop lourd et elle retrouva sur son palais le goût de la tisane que lui avait servie la vieille. Contenait-elle un somnifère ? C'était absurde. Pourquoi aurait-on voulu la droguer ?

La jeune femme se leva, décidée à rejoindre son hôtesse pour lui poser quelques questions. Elle devait quitter cette maison le plus tôt possible et gagner le village. Mais elle ne pouvait se montrer vêtue de cette seule chemise arachnéenne. Ses vêtements avaient disparu. Sur une bergère, au pied du lit, s'étalait une robe pourpre, tout aussi démodée que le reste de la maison et probablement mise là à son intention. Le tissu en était soyeux et il en émanait une légère odeur d'humus. N'ayant pas le choix, Lola revêtit le vêtement qui lui sembla aussitôt parfaitement ajusté. Il lui vint l'envie de relever ses cheveux, qui pendaient en mèches molles, et elle trouva sur une commode quelques épingles et un peigne de style andalou dont elle se coiffa. Elle aurait voulu se voir dans un miroir mais la pièce n'en avait pas et elle le regretta.

Elle sortit de la chambre et se mit en quête de son hôtesse, explorant en vain toute la maison. Seul le chat noir apparut et vint se frotter, en miaulant, contre sa jupe. La jeune femme commençait à désespérer lorsqu'elle découvrit dans le vestibule une petite porte, en partie masquée par une tenture. Elle la poussa, dévoilant ainsi un escalier en colimaçon qui s'élançait, semblait-il, vers le sommet de la tour. Lola en entreprit l'ascension, un peu gênée par sa longue robe dans laquelle elle se prenait les pieds. Une odeur douceâtre flottait dans l'air. Le mur de pierres était percé de deux fenêtres étroites diffusant une faible clarté qui permettait de distinguer, ici et là, quelques tableaux encadrés de noir, portraits de femmes de tous âges, toutes revêtues de la même robe pourpre et coiffées d'un peigne andalou. Lola avait l'impression qu'un terrible piège se refermait sur elle et elle sentait ses forces la lâcher mais elle devait parvenir en haut de cet escalier.

Elle pressentait que sa vie en dépendait.

Au sommet des marches, se dressait une porte en chêne sculptée de diables grimaçants. Celle-ci s'ouvrit sans que Lola eût à la pousser. La jeune femme découvrit alors une pièce sans fenêtre, éclairée par quatre grands cierges dressés de part et d'autre d'un lit tendu de draps noirs où elle distingua une forme claire qu'elle n'identifia pas, tout d'abord. Surmontant son appréhension, elle fit quelques pas et s'immobilisa, glacée d'horreur. Une jeune femme blonde, en robe de soirée, était étendue là, les yeux clos, le front entaillé d'une large plaie sanguinolente et, cette morte, c'était elle, Lola revêtue de la robe qu'elle portait lors de son accident. Au-dessus du lit, dans un cadre d'ébène, lui souriait sa propre image peinte, en robe pourpre et coiffée d'un peigne andalou. C'en était trop. Elle perdit connaissance et glissa sur le sol, à côté du chat qui l'avait suivie.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la vieille, mystérieusement réapparue, lui faisait respirer un flacon à l'odeur aigre qu'elle tenait dans sa main sale aux ongles recourbés. Elle affichait un étrange sourire et l'observait d'un regard froid et cruel. Lola ne put réprimer un frisson de dégoût.

« Cela suffit maintenant. Assez minaudé. Debout ! »

La voix dure et tranchante n'admettait aucune réplique. Lola se leva en vacillant, évitant de poser les yeux sur le lit où elle devinait l'horrible spectacle.

« Où suis-je ? Qui êtes-vous ? »

Les mots sortaient avec peine de sa gorge nouée.

« Viens. Nous avons à parler. »

La vieille la saisit brutalement par le bras et l'entraîna en bas de l'escalier, vers la pièce où elle l'avait accueillie la veille. Le cœur de Lola cognait dans sa poitrine, ses tempes battaient douloureusement. Elle ne pouvait détacher sa pensée de l'odieuse image de son propre cadavre gisant dans cette tour et elle se sentait glisser vers la folie. La vieille la poussa sans ménagements dans un fauteuil et prit l'autre, en vis-à-vis.

« Je vais répondre à tes question. Dans cette demeure vivait jadis une femme hors du commun. Elle était diaboliquement belle et ne portait que des robes rouges qui mettaient en valeur son teint hâlé et sa chevelure de jais. Son mari, qui l'avait ramenée d'Andalousie, l'adorait. Lorsque celui-ci mourut, la laissant riche et sans enfants, elle décida de consacrer sa vie aux livres et à l'étude et elle acquit des connaissances auxquelles n'a pas accès le commun des mortels. Elle approcha le Maître des Ténèbres, qui gouverne l'Univers. Elle devint l'une de ses meilleures servantes. Une sorcière de grand talent. »

En d'autres circonstances, ces paroles auraient fait sourire Lola qui ne croyait ni en Dieu ni au Diable, mais à mesure que la vieille parlait, son malaise grandissait. Elle se sentait étouffer tandis que l'autre continuait :

« Hélas ! Les villageois, les ancêtres de ceux qui vivent ici aujourd'hui, prirent peur et ne songèrent plus qu'à se débarrasser de l'étrangère... Ils l'ont pendue, un soir de Saint-Sylvestre, à un chêne, au bord du chemin, celui-là même contre lequel tu t'es écrasée, hier soir. Puis ils ont mis le feu à sa demeure. Les ignorants sont des lâches. »

Elle cracha dans la cheminée un jet verdâtre qui amena Lola au bord de la nausée.

« Cependant, Notre Maître, qui est très puissant, lui a permis d'assouvir sa vengeance. Tous les treize ans, le soir de la Saint-Sylvestre, une femme apparaît qui prend le relais. Une femme de plus prend part à l'œuvre de destruction et de mort qui régit l'univers. Tu as vu leurs portraits sur les murs de la tour.

- Et cette femme, couchée là-haut, qui me ressemble dans cette mascarade funèbre ?

- Mais c'est toi, ma jolie.

- Ne vous moquez pas de moi. Je suis là, bien vivante.

- Tu te crois vivante mais tu es morte, cette nuit, lorsque ta voiture a heurté l'arbre. Ce que tu crois être toi, ici, n'est qu'un spectre. Ton âme a quitté ton corps. Cependant, Notre Maître a jugé plus commode de te redonner cette apparence, pour quelques temps. Tu n'as plus d'enveloppe terrestre : ton corps est là-haut. Regarde. »

Et, avant même que Lola eût le temps de réagir, la vieille lui saisit le bras et le plongea dans la cheminée. La jeune femme poussa un cri d'effroi en voyant les flammes s'approcher puis se tut, rendue muette par une autre frayeur, bien plus terrible celle-là. Sa main traversa le feu sans qu'elle ressentît la moindre douleur et ressortit intacte.

« Qu'allez-vous faire de moi ? », Demanda-t-elle, la voix brisée.

« Cela dépendra de toi. Tu peux retrouver la vie et continuer comme avant, sans souvenir de ton passage ici. Mais si tu n'es pas raisonnable, nous te laisserons à l'état de cadavre.

- Que dois-je faire ?

- Oh ! Presque rien. Tu te rends à un réveillon...

- Mais c'était hier ! »

La vieille, agacée, balaya ces paroles de la main.

« Ceci n'est qu'un détail pour nous. Tu vas donc retrouver tes amis et un homme qui te plaît. Nous avons le pouvoir de te faire aimer de lui.

- Sa femme est mon amie. Je ne peux la trahir...

- L'amitié, l'honnêteté... Assez de niaiseries. Cela suffit maintenant. Avoue que ce que nous te demandons n'est pas un bien grand sacrifice. Gagner l'amour d'un bel homme, n'est-ce pas le rêve de la plupart des femmes ?

- En quoi une banale histoire d'adultère peut-elle bien servir le grand Lucifer ?

- Mais il n'y a pas de faute négligeable. Chaque petite trahison est un pas qui fait progresser le Mal. Et puis, tu nous laisseras ton âme, une belle petite âme, presque pure... Une merveille ! »

Tout s'embrouillait dans la tête de Lola. L'accident... Pascal... Le Diable... Tout ceci n'était qu'un horrible cauchemar dont elle allait se réveiller. Oui, c'était cela, elle rêvait. Comment avait-elle pu être assez sottre pour se laisser émuvoir par ces invraisemblances ? Elle se sentit soulagée soudain. Il fallait en finir, au plus vite, et peu importait sa promesse puisqu'elle allait se réveiller...

« J'accepte. »

A peine eut elle prononcé ces mots que la vieille disparut dans un énorme éclat de rire tandis qu'un voile noir s'abattait sur la jeune femme.

Il faisait sombre. La route se rétrécissait et Lola parvint bientôt à l'orée d'un bois. Elle avait dû se tromper. Il fallait faire demi-tour et prendre l'autre route. Elle scrutait la nuit, espérant découvrir un peu de place pour tourner, lorsqu'elle vit un chat noir, assis sur le bas-côté. Que faisait-il là, par un temps pareil ? Pourvu qu'il ne lui prenne pas l'envie de traverser ! Elle pourrait difficilement l'éviter et elle n'avait pas envie d'aller s'écraser contre un arbre. A cet instant, son cœur manqua un battement, comme s'il venait de marquer un court arrêt. Curieuse impression, image fugitive de la mort dans le froid de la nuit. Le chat se leva, s'étira, darda un instant sur elle son regard d'émeraude et s'enfonça dans la nuit.

Les arbres se firent plus rares, la voie s'élargit, s'ouvrant sur une clairière où apparut un espace qui allait enfin laisser la possibilité de faire demi-tour. Un peu plus loin, se dressaient les ruines de ce qui avait dû être jadis un manoir cossu, pourvu d'une tourelle. Ses murs noircis laissaient supposer qu'il avait été détruit par un incendie. Lola frissonna. Le lieu était particulièrement lugubre et ne donnait pas l'envie de s'y attarder. Elle fit demi-tour et reprit le chemin qu'elle venait de parcourir. Elle parvint à l'embranchement où elle s'était trompée plus vite qu'elle ne l'aurait cru. Devant elle, se dressait un panneau indiquant Saint-Georges. C'était bien à droite. Comment avait-elle pu ne pas le voir ? Soulagée, elle s'engagea cette fois-ci sur la bonne route. Elle «était impatiente d'arriver et, surtout, de revoir Pascal. Elle lui déclarerait son amour et tant pis pour Lise. La vie n'était-elle pas une jungle où chacun sauvait sa peau comme il le pouvait ? Oui, elle aimait Pascal et elle l'aurait. Une autre vie commençait.

Lola ignorait qu'elle apportait de grands déboires et que Lise, la trop sensible et fragile Lise, n'y survivrait pas. Grâce à elle, c'étaient le malheur et la mort qui arrivaient en robe de soirée et escarpins vernis. Au fond de l'enfer, une sorcière s réjouissait.



Chemin perdu (Myushi)

Le temps était sombre,
La nuit profonde,
Je marchais sans but,
A travers les rues.

Trois pas en avant,
Histoire d'enfant.
Trois en arrière,
Etrange chimère.

L'horloge sonne un glas effrayant.
Le hibou accompagne mes pas,
Lentement, simplement, mystérieusement.
La peur m'envahit, et je me sens las.

Deux pas vers l'avenir,
Nouveau devenir.
Deux pas vers l'arrière,
Troublant mystère.

Le rêve est absent,
L'amour disparu.
J'attends le firmament,
Pour ne plus être nu.

L'horloge ne sonne plus.
Le hibou fait silence.
Je suis soudainement perdu,
Le cœur lourd devant ton absence.

Un pas en arrière,
Je ne sais quoi faire.
Un pas en avant,
C'est un autre temps...

Au hasard d'un chemin (Myushi)

Hier, en revenant du travail, j'ai trouvé,
Sur mon chemin, une route éclairée.
L'esprit vagabond et le cœur curieux,
Je suivis cet endroit si mystérieux...

Je ne savais où il me menait,
Mais j'avais l'intime espoir,
Que l'attente ne serait en rien dérisoire,
Qu'à mes yeux se dessineraient mille effets.

Mais je ne pus hélas arriver,
Car je me trouvai appelé.
Désolé, je dus faire demi-tour,
En remettant cela à un autre jour.

Je me sentais vraiment plein de déception.
Moi qui voulais découvrir d'autres horizons.
Mais je n'avais pas pour autant renoncer,
Et mon cœur était plein de volonté.

Aujourd'hui, alors que je marchais calmement,
Sur ce chemin simple mais pourtant plein d'espoir,
En mon esprit, soudain, vint une étrange histoire.
Je me vis en cet instant, alors comme un enfant.

Et là, la même sensation, la même volonté.
Celle que de remonter ce chemin mystérieux.
Je savais que ce n'était en rien irréalité,
Mais je voulais tout voir de mes yeux...

Ce fut le cœur léger et l'esprit aventureux,
Que je gravis ce chemin respectueux.
La marche fut longue, l'attente intense.
Mais rien n'était à outrance...

Et j'arrivai, je le vis, là, devant moi !
Mes yeux émerveillés et le cœur en émoi,
Je me surpris être dans une illusion,
Attiré, envoûté dans une troublante passion.

L'eau coulait, tombait dans un bruit sonore,
Avec une beauté concurrençant celle de l'aurore,
S'habillant d'un habit arc-en-ciel,
M'offrant mille et une merveilles.

Je ne savais ce qui se dessinait à mes yeux,
Une cascade ou une hallucination ?
Je ne savais, mais cela était à l'abandon,

Offert à la nature mais aussi à tous les cieux...

En cet instant je me suis dis,
Cette cascade est ma nouvelle vie.
Mon lieu de confiance intime,
Là où j'écrirais quelques rimes !

Trouble ... (Myushi)

Hier, le blanc m'ornait de toute part.
Aujourd'hui, il m'est devenu rare.
Je rêve de noir et de dérisoire,
Alors que le rêve m'était espoir...

Songe troublant qui était paix autrefois...
Destin invisible qui se fait mystère...
Offrez-moi de nouveau la foi,
Pour effacer le noir de cette atmosphère...

Il me semblait qu'hier je faisais un rêve.
Ou alors n'était-ce encore qu'une trêve ?
Je ne sais pas, je ne sais plus...
Où est l'existence en laquelle j'ai crue ?

Songe troublant qui se dessine devant mes yeux...
Destin invisible qui guide mes fils...
Dites moi qui en cet instant, est le plus malheureux,
Le vampire ou le poète dansant sur un fil ?

Avancer sur le chemin...
Continuer sans s'arrêter...
Hésiter et se laisser mourir ?
Continuer pour ne pas périr...

Songe troublant qui résonne en ma tête.
Destin invisible qui tisse une étrange toile...
Cessez cette étrange et déroutante fête,
Pour que mon esprit navigue vers les étoiles...

Un choix s'offre soudainement à moi...
Un pas qui m'évite un nouvel effroi...
Le suivre et devenir nouveau né ?
Ou l'ignorer pour simplement tomber ?

Songe troublant qui m'assassine doucement...
Destin invisible qui se fait beaucoup trop insistant...
Veuillez m'oublier en cet instant,
Pour que je passe enfin dans le néant...

Les Rêves FANEES (Hypnas)

Assis dans le coin de mon univers circulaire
Je regarde mes jouets cassés sourient et pourrir
Les photos des visages oubliés glissent dans ma sphère
Se reflétant sur les bouteilles et les cuillères.
De vieux journaux forment ce chemin du devenir
Que traversent les vieux restes d'une vie sans matière.

Souffrances et plaies couvrent mon vieux corps meurtris
Qui flotte dans l'épais bouillon d'acide qui le ronge
La porte ne s'ouvre plus et mes amis sont partis.
Par le venin mes veines gonflent comme une éponge
Et il s'enfuit dans ma tête pour effacer mes songes
Se reflétant dans le néant où je me plonge.

De mes yeux fatigués coulent de longues larmes de sang
Longtemps retenues par le mal de mes entrailles
Je me sais terminer, arrivé au bout des rails
Conduisant les vieilles carcasses remplies d'adjuvants
Devant la grande lumière, celle qui arrête le temps
Pour tous ceux qui ont poussé le dernier portail.

Le Goût du Rouge (Galandin)

Elle aime le goût du rouge jusqu'au centre de sa plaie.

Elle en murmure suavement chaque lettre.

J'aime la regarder faire.

R O U G E.

J'aime lui croquer la dernière syllabe.

Baigner ma langue chaude, écarlate,

j'ai le goût de l'amour au fond de la bouche,

j'ai le goût de la peur au bout de ma langue,

j'ai la morsure de son amour dans le puits de mon cœur.

Texte (François Rocher)

J'ère seul dans les ténèbres.
Seul, Sans raison d'être, je me laisse mordre par la froideur de la nuit.
Autour de moi des êtres sifflent et me menacent.
Un courant d'air leur a insufflé vie
Je m'allonge a terre dans un linceul de feuille, attendant que la vie me digère.
Je ferme les yeux.
Le temps s'arrête.
J'inspire, j'expire doucement
Mes blessures semblent a présent s'être effacé,
Je me perd a revivre mes erreurs sans pouvoir les éviter. Je retrace les évènements qui m'on fait tel
que je suis.
Encore, encore et encore Je me perds a revivre mes erreurs
J'inspire, j'expire doucement

Mes blessures semblent a présent s'être effacé,
Puis au moment ou ma pensée commence à s' élever au dessus des arbres,
une voix retentit au loin
mes sens renaissent, mon coeur tremble,
Elle parle

Cette voix lance des harpons, des mots noyés de larmes qui s'enfoncent dans mon être
Sa voix reflète la distorsion de sa vision
J'entends la séduisante beauté de son âme
Elle me parle

Voilà maintenant une vague d'encre qui inonde les lieux
Elle vient de nul part et s'infiltré partout
Elle m'enivre et tente en vain de repeindre mes blessures
La marée monte, monte et dévore en parti les ténèbres.
J'essai de percer l'obscurité, de la voir, je grimpe sur un hêtre
et tente de ne pas être taché

J'aperçois au dessus de la foule, une vive lueur verte qui déchire le ciel
C'est elle, c'est mon apocalypse, Ma lumière.
Je vois a travers l'épaisse obscurité
L'espace se tord, se brise, se mélange un temps à la durée d'une vie
les branches, s'allongent et épaississent, se dressant fièrement vers cette vive lueur
Elles se nouent, s'emmêlent, forment une immense toile qui s'étend sur le monde
J'arrache une feuille, et j'écris, avec mon sang ce que ressent mon être
et je la jette au vent

DOSSIER historique, fleuron du patrimoine artistique français, ayant pour thème

L'étrange histoire de Ferdinand Cheval...

Mise en relief par Hugues Perrin

"Fils de paysan je veux vivre et mourir pour prouver que dans ma catégorie il y a aussi des hommes de génie et d'énergie. Vingt-neuf ans je suis resté facteur rural. Le travail fait ma gloire et l'honneur mon seul bonheur; à présent voici mon étrange histoire, où le songe est devenu, quarante ans après, une réalité."

Ferdinand Cheval, 15 mars 1905



Introduction à l'art visionnaire

Les Environnements visionnaires sont très souvent des créations de plein air élaborées par des autodidactes ou des marginaux parfois dénommés « Habitants-Paysagistes ».

Ainsi, Les Environnements visionnaires peuvent être en quelque sorte considérés comme un art du recyclage, de la récupération, où l'ingéniosité de leurs auteurs doit rivaliser avec leurs manques de moyens. L'une des constantes de ces constructions est le fait qu'elles soient nées d'accumulations, sans que leurs auteurs n'imaginent au départ quelles proportions elles allaient prendre au stade final. (la fin étant d'ailleurs souvent conditionnée par l'espace disponible lui-même ou la mort du créateur, tant l'idée est de remplir cet espace et d'être en constante évolution). De cette façon Les **Environnements dits « visionnaires »** peuvent être des constructions à part entière, des architectures naïves, imaginaires et délirantes, questionnant les fondements et l'esthétique mêmes de l'architecture officielle. Mais ces environnements sont souvent plus proches d'œuvres artistiques monumentales, comprenant des agrémentations ou des décorations entières de l'habitation du créateur ou de vastes ensembles de sculptures disposées en plein air. Ils rejoignent par là une forme brute de *Land Art* et sont souvent un véritable art de transformation de ma matière primaire.

Le caractère spontané, populaire, parfois obscur de ces créations les relie naturellement à l'Art brut, l'Art naïf et Outsider. Le plus célèbre, emblématique et ancien vestige de Land Art répertorié au patrimoine artistique français est pour certain *Le Palais Idéal du Facteur Cheval à Hauterives* dans la Drôme.

La vie du facteur Ferdinand Cheval bascula lorsqu'un jour il décida de donner enfin vie à ses rêves enfouis...ce fut pour lui une véritable révélation.

« Un jour d'avril en 1879, en faisant ma tournée de facteur rural, mon pied accrocha quelque chose qui m'envoya rouler quelques mètres plus loin. Je fus très surpris de voir que j'avais sorti de terre une espèce de pierre à la forme si bizarre, à la fois si pittoresque que je me mis à regarder tout autour de moi. Je vis qu'elle n'était pas la seule. Je la pris et je l'apportais soigneusement avec moi. A partir de ce moment, je n'eus plus de repos matin et soir. Je partais en chercher ; quelquefois je faisais 5 à 6 kilomètres et quand ma charge était faite, je la portais sur mon dos ».

C'est ainsi que durant trente trois ans le facteur Cheval va collecter des pierres le long de sa tournée et les utiliser pour créer un ensemble de bâtiments, baptisé le Palais Idéal : temple, fontaines, grottes, vasques, statues, bestiaire fantasmagorique vont désormais surgir de terre sur la commune d'Hauterives (26)...

Biographie d'un homme au destin extraordinaire

Ferdinand Cheval est né à Charmes-sur-l'Herbasse en 1836 et termina sa vie en 1924 à Hauterives. Il appartenait à une famille paysanne assez pauvre et dut très tôt travailler avec son père ; sa fréquentation de l'école fut limitée. Son père mourut en 1855 et Ferdinand se maria en 1856, avant de s'installer à Hauterives. Cet homme n'était pas sorti d'une grande école d'ingénieurs, comme son contemporain, Gustave Eiffel. On peut simplement dire qu'il devint ingénieur-architecte en édifiant une oeuvre admirée avec enthousiasme aussi bien à l'époque où elle fut achevée en 1912 que par les générations suivantes. Après l'obtention de son certificat d'études primaires, Ferdinand Cheval devient, à l'âge de treize ans, apprenti boulanger. En 1867, il est officiellement nommé «facteur aux postes» puis affecté deux ans plus tard à Hauterives dans la Drôme où il a en charge une tournée pédestre journalière (*tournée de Tersanne*) de 33 km. L'avenir allait lui réserver bien des peines : son fils aîné décéda à l'âge d'un an, sa femme en 1873. En 1894, la maladie emporta sa fille. Elle était âgée de quinze ans et née d'un second mariage. Son fils Cyrille lui donna une descendance. Ferdinand Cheval aimait rêver et s'imaginait alors construire des formes architecturales merveilleuses. En avril 1879, il relate que, butant sur une pierre, son oeil fût attiré par la forme curieuse de celle-ci : il la ramassa et la glissa dans son sac. Le lendemain, il découvrit une autre pierre tout aussi curieuse et la garda. Il dira alors : *«puisque la nature veut faire la sculpture, je ferai la maçonnerie et l'architecture»*. Le ramassage et le stockage de ces pierres ne cesseront alors plus. Il récolta tout d'abord les pierres grâce à son sac et les deux poches de son pantalon puis poursuivra le dur labeur muni d'une brouette, tout en continuant ses tournées de distribution... au détriment du regard inquiet des habitants du village le considérant bien souvent comme un véritable illuminé. La brouette avec laquelle il rapportait quotidiennement des matériaux qu'il façonnait ensuite de ses propres mains, était sa fidèle compagne, disait-il. Chaque jour, il y transportait 50 kilos de pierres sur plus de 30 kilomètres. 3 500 sacs de ciment et chaux furent nécessaires pour la réalisation de son oeuvre, soit 1 000m³ de maçonnerie. Il passe de longues heures à la mise en oeuvre de son rêve, travaillant même la nuit à la lueur d'une lampe à pétrole. Il assemble les pierres, mais aussi des coquillages, à l'aide de mortier, sculpte, grave ce palais « exceptionnel » dans lequel il inscrit les merveilles et les grands monuments du monde, mais aussi des dictons et des devises trouvant inspiration aussi bien dans la Bible que dans l'architecture hindoue. En 1904, il décide de l'appeler le «Palais Idéal». Après 33 ans de travail acharné, Cheval s'arrête, en 1912, considérant son chef oeuvre définitivement terminé. Il aurait souhaité être inhumé dans son Palais, mais n'ayant obtenu l'autorisation légale, il se remet au travail, transporte des pierres jusqu'au cimetière de Hauterives pour former le «Tombeau du Silence et du Repos sans fin», achevé en 1922, et dans lequel il trouva la mort deux années plus tard. Le «Palais Idéal» a été classé monument historique, en 1969, par André Malraux et le tombeau fut inscrit sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1975. Par la suite, le film *Le Palais idéal du Facteur Cheval. Quand le songe devient réalité*, réalisé par Claude et Clovis Prévost, en 1980 donna à la vie du facteur un nouvel élan de prospérité...

« Ce n'est pas parce qu'il était fou que Cheval a produit une telle oeuvre. C'est parce qu'il l'a produite qu'on l'a déclaré fou, et que, pour peu que son imagination se fût enfiévrée davantage, on l'eût interné » propos de Michel Thévoz dans son traité sur l'Art Brut (éd. Skira).

La concrétisation d'un rêve...

1879-1912 : 10 mille journées

93 mille heures

33 ans d'épreuves

Avec l'une des façade atteignant 26 mètre de longueur et plus de 12 mètre de hauteur, Le Palais Idéal d'Hauterives demeure pour l'humanité, l'un des plus beaux témoignages de dévouement et de persévérance.

« Ce que tu vois, passant, est l'oeuvre d'un paysan. D'un songe, j'ai sorti la reine du monde ».

Ces mots gravés au fronton du palais accueillent ainsi les visiteurs de passage. Deux massifs de tours dressent l'édifice de part et d'autre. Une galerie traverse l'intérieur et deux escaliers à l'extérieur permettent d'accéder à une terrasse. Au sous-sol, une crypte abrite la châsse de la fidèle brouette. L'intérieur et l'extérieur sont intégralement ornements de reliefs, de sculptures, de mosaïques en coquillages et d'assemblages de pierres. Cheval a construit l'abrégé d'un **monde fantasmagorique** constitué de plantes, d'animaux, d'architectures de l'antiquité, de monuments et palais célèbres, de scènes bibliques... On peut y rencontrer des dragons, des chimères, des cariatides, des monuments aztèques, des palmiers, des fleurs et coraux de Polynésie, une mosquée, la Maison Blanche, le temple d'Angkor... tout se côtoie en cette cathédrale qu'il a élevée au nom de sa propre foi et celle de l'humanité.

L'oeuvre du Facteur Cheval est un parfait exemple du concept d'**Art Brut** défini par l'artiste Jean Dubuffet :

« Productions de toute espèce présentant un caractère spontané et fortement inventif, aussi peu que possible dérivées de l'art coutumier ou des poncifs culturels, et ayant pour auteurs des personnes obscures, étrangères aux milieux artistiques professionnels . »

Les étapes de constructions d'un « palais idéal ».

« En créant ce rocher, j'ai voulu prouver ce que peut la volonté »

Quand on voit se dessiner, au beau milieu de la nature, les murs du 'Palais idéal', il est difficile d'imaginer que cet incroyable édifice de 26 mètres de long et de 12 mètres de haut est l'oeuvre d'un seul homme. Et pourtant, c'est bien seul que Ferdinand Cheval a rêvé et édifié ce temple dédié à la nature qui semble tout droit sorti d'un conte de fées.

La façade est

Cheval passe les vingt premières années à construire la façade est de ce qu'il nommera globalement le Temple de la Nature (Le terme de Palais Idéal n'a été donné par Cheval qu'après sa rencontre avec

le barde alpin Émile Roux Parassac en 1904). On peut suivre là toute l'évolution intuitive, partie par partie, de notre architecte naïf dans l'élaboration de son Palais.

C'est une évolution qui va de l'organique, telle une végétation luxuriante qui se répand autour de grottes et d'alcôves, à l'organisation symétrique d'une façade majestueuse.

Ferdinand Cheval commença tout d'abord par creuser un bassin et à former autour une cascade : la Source de Vie (1879-1881). Poursuivant vers le nord, prenant de la hauteur, il construisit une seconde cascade, la Source de la Sagesse (1881-1884). Puis vient ce grand temple à la façade symétrique et aux colonnes boursouflées, le Monument égyptien (1884-1891) qui deviendra le Temple de la Nature. À partir de 1891, comme voulant établir une symétrie de taille avec la partie Nord, Cheval s'attaque au Sud, avec l'édification du Temple Hindou (1891-1895), à la faune et à la flore exotiques, et qui finira gardé par les trois impressionnants Géants (1895-1899) (césar, Vercingétorix et Archimède).

« La grotte où il y a 3 géants c'est un peu de l'égyptien, en dessous on voit 2 momies que j'ai façonnées et sculptées. Ces 3 géants supportent la Tour de Barbarie où dans un oasis croissent les figuiers, les cactus, des palmiers, des aloès, des oliviers gardés par la loutre et le guépard. À la source de la vie j'ai puisé mon génie »

Ferdinand Cheval 1911

La façade ouest

Beaucoup moins organique, plus rigoureuse et délimitée dans ses formes, la façade ouest est ornée d'architectures miniatures du monde entier placées dans des alcôves : une Mosquée, un Temple Hindou, un chalet suisse, la Maison Carrée d'Alger, un château du Moyen Âge. On accède également par là à une galerie de vingt mètres de long, s'enfonçant dans le Palais et agrémentée de sculptures. Au-dessus se trouve une grande terrasse de 23 mètres de long (quasiment la totalité de la longueur du Palais) par laquelle on accède grâce à des escaliers.

Les façades Nord et sud

Au nord se trouve le côté du Temple de la Nature, avec des grottes et toutes sortes d'animaux (cerf, pélicans, crocodile...). Le sud, assez dépouillé, est un hommage de Cheval aux temps anciens, à travers un musée des pierres antédiluviennes.

Aspect global

Le Palais est aussi bien un hymne à la Nature qu'un mélange très personnel de différents styles architecturaux, avec des inspirations puisées tant dans la Bible que dans la mythologie hindoue et égyptienne. Il ne faut pas oublier que Cheval fut facteur, à une époque où se développaient les voyages et la carte postale (apparue en France en 1873, cinq ans avant le début du Palais Idéal).

La portée de l'œuvre de Ferdinand Cheval

Au début des années 30, il reçoit le soutien moral de plusieurs artistes tels que Pablo Picasso et André Breton (et à travers ce dernier l'admiration des surréalistes).

Le *Palais idéal du facteur Cheval* a été classé au titre des monuments historiques par arrêté du 23 septembre 1969, signé d'Edmond Michelet, ministre des Affaires culturelles. À la même époque, son prédécesseur, André Malraux, qui avait appuyé la procédure de classement avant son départ du gouvernement, avait déclaré qu'il considérait le Palais idéal comme « le seul représentant en architecture de l'art naïf ».

Le *Tombeau du silence et du repos sans fin* a été inscrit sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, par arrêté du 12 septembre 1975.

Conclusion, hommages et héritages

Le Palais Idéal est le précurseur d'un phénomène, celui des Environnements d'art, et en reste peut-être le plus génial et spectaculaire exemple. Ce phénomène, faisant l'objet d'ouvrages dès 1962, reconnu aujourd'hui dans le monde entier, est lié à l'intérêt porté aux créations d'Art brut et Outsider. Le Palais Idéal a inspiré des artistes comme Robert Tatin ou Niki de Saint-Phalle dans l'élaboration de leurs propres architectures imaginaires.

Sur le plan de la musique, l'expérience et le destin du facteur inspirèrent Michel Fugain dans sa chanson

La casquette du facteur Cheval

a dans mon jardin secret
Des cailloux blancs, des pierres et des galets
Un banc pour s'asseoir et le principal
Le Palais idéal du facteur Cheval

Puisque l'homme est fait
Des rêves qu'il fait
je voudrais porter
Oh oh très haut ce fanal
Le Palais idéal du facteur Cheval

Comme un poème à monter
Pierre sur pierre et galet sur galet
Un peu désordre et un peu bancal
Le Palais idéal du facteur Cheval

Comme on ajoute aux idées
Chacun sa pierre et chacun son galet
J'aimerais laisser ce rêve idéal
Qu'en chacun de nous dorme un facteur Cheval

Comme un cadeau que l'on fait
 Le temps d'un rêve ou d'une éternité
 Une virgule au lieu d'un point final
 Un peu de la folie du facteur Cheval
 Puisque l'homme est fait
 Des rêves qu'il fait
 je voudrais vous laisser
 Oh oh ce rêve idéal
 La casquette du facteur Cheval
 Quand je serai fatigué
 De votre monde et ses réalités
 Je porterai fier comme un animal
 La casquette du facteur Cheval
 Puisque l'homme est fait
 Des rêves qu'il fait
 je voudrais vous laisser
 Oh oh un peu d' idéal
 La casquette du facteur Cheval.

Sur le plan littéraire, c'est André Breton (1896-1966), qui a son tour lui consacra un magnifique poème :

« Facteur Cheval » extrait de clair de terre

*Nous les oiseaux que tu charmes toujours du haut de ces belvédères
 Et qui chaque nuit ne faisons qu'une branche fleurie de tes épaules aux bras de ta brouette animée
 Qui nous arrachons plus vifs que des étincelles à ton poignet
 Nous sommes les soupirs de la statue de verre qui se soulève sur le coude quand l'homme sort
 Et que des brèches brillantes s'ouvrent dans son lit
 Brèches par lesquelles on peut apercevoir des cerfs aux bois de corail dans une clairière
 Et des femmes nues tout au fond d'une mine
 Tu t'en souviens tu te levais alors tu descendais
 Du train
 Sans un regard pour la locomotive en proie aux immenses racines barométriques
 Qui se plaint dans la forêt vierge de toutes ses chaudières meurtries
 Ses cheminées fumant de jacinthes et mue par des serpents bleus
 Nous te précédions alors nous les plantes sujettes à métamorphoses
 Qui chaque nuit nous faisons des signes que l'homme peut comprendre
 Tandis que sa maison s'écroule et qu'il s'étonne devant les emboîtements singuliers
 que recherche son lit avec le corridor et l'escalier
 L'escalier se ramifie indéfiniment
 Il porte à une porte de meule il s'élargit tout à coup sur une place publique
 Il est fait de dos de cygnes une aile ouverte pour la rampe
 Il tourne sur lui-même comme s'il allait se mordre mais non il se contente sur nos pas d'ouvrir toutes
 ses marches
 Comme des tiroirs
 Tiroirs de chair à la poignée de cheveux
 A cette heure où des milliers de canards de Vaucanson se lissent les plumes*

*Sans se retourner tu saisissais ta truëlle dont on fait les seins
Nous te souriions tu nous tenais par la taille
Et nous prenions les attitudes de ton plaisir
Immobiles sous nos paupières pour toujours comme la femme aime voir l'homme
Après avoir fait l'amour.*

Plus récemment c'est Thierry Ehrmann, souvent qualifié de "Facteur Cheval du XXI ème siècle" par la presse internationale qui rend hommage à Ferdinand Cheval dans **la Demeure du Chaos**.

Thierry Ehrmann, plasticien depuis 25 ans, a bâti sa "**Demeure du Chaos**" à Saint-Romain-au-Mont-d'Or dans le Rhône. Plus de 120 000 heures de travail ont été nécessaires pour réaliser l'oeuvre.

Ehrmann, un héritier de Cheval ?

*"**Le Palais Idéal**", c'est un exemple pour moi. Une véritable passion. Je l'ai découvert enfant. Et depuis, **Cheval** m'a toujours hanté. Notre "parenté artistique" m'a toujours poursuivie. Nos deux histoires sont singulières. Ce sont deux histoires de vie. Et la plupart du temps, les visiteurs de l'un se rendent ensuite chez l'autre...".*

CONTACT AUTEURS

Alexandre Naudin anaudin@gmail.com

Florian Houdart houdart.florian@gmail.com

Marie Eugene Rita Agnero prince-ss-rita@hotmail.fr

Vanessa Dinnarmé desiles_fleur@yahoo.fr

Elisa Dalmasso elisa.dalmasso@orange.fr

Myushi ryuji_takana@yahoo.fr

Hypnas laurent.tramaux@club-internet.fr

Galandin galandin@hotmail.fr

François Rocher <http://alastor.unblog.fr/>